Illinois U Library

NUMÉRO 77 — 24 FÉVRIER 1951

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE DAUNOU
7, RUE DAUNOU
MÉTRO-OPÉRA
OPÉRA. 64-30 - 28-75

Mme René SANCELME Directrice présente avec André CERTES

MARIA MAUBAN

JACQUES DACQMINE

ET

ODILE VERSOIS

DANS

Ami-Ami

Comédie en 3 ACTES de Pierre BARILLET et Jean-Pierre GREDY

Mise en Scène de JEAN WALL
Décor de George WAKHEVITCH - Robes de Pierre BALMAIN

AVEC

SIMONE PARIS

ROBERT HOMMET

ET

GÉRARD SETY

Tous les Soirs à 21h sauf JEUDI - MAT. Dim. et Fêtes à 15h

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec FRANCE-ILLUSTRATION Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

Nicole. Christian.

Alexandre. Nicole.

Marie-Josèphe. Alexandre.

1 CHRISTIAN. — *Ma pauvre Nicole ! Tu es d'un snob !* (ACTE PREMIER.)

2 NICOLE. — ... *Pourquoi ces fleurs ?*
ALEXANDRE. — *Pour toi.*
NICOLE. — *Qu'elles sont fraîches ! Je suis touchée...* (ACTE PREMIER.)

3 ALEXANDRE. — *Coucou !... Oh ! pardon !* (ACTE PREMIER.)

4 NICOLE. — ... *L'amitié, c'est comme l'amour ! Des coups de foudre, des trahisons...* (ACTE PREMIER.)

5 YOLANDE. — *Regarde-moi, Nicole, est-ce la lumière ? Il me semble que tu as changé de fond de teint ?* (ACTE II.)

Christian. Alexandre. Marie-Josèphe. Nicole.

Nicole. Yolande. Christian.

AMI-AMI

Comédie en trois actes
de PIERRE BARILLET
et JEAN-PIERRE GREDY

A Sophie Desmarets, pour qui nous avons écrit cette pièce et qui, malade, n'a pu la créer.

P. B. et J.-P. G.

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre Daunou, le 9 décembre 1950, dans une mise en scène de Jean WALL, un décor de Georges WAKHEVITCH et avec la distribution suivante :

Nicole . . . . . *Maria MAUBAN*
Marie-Josèphe . . . . . *Odile VERSOIS*
Yolande. . . . . *Simone PARIS*
Christian . . . . . *Jacques DACQMINE*
Alexandre . . . . . *Gérard SETY*
Max . . . . . *Robert HOMMET*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1951 by P. BARILLET et J.-P. GREDY.

Supplément au N° 280 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

ACTE PREMIER

Le living-room d'un jeune ménage, meublé dans le goût du jour : meubles d'acajou style anglais, cuivres, plantes vertes ; un divan confortable au premier plan. Une porte à gauche, premier plan : c'est la chambre à coucher. Une autre, toujours à gauche, second plan, qui donne sur la cuisine. Dans le fond, à droite, le vestibule. Un téléphone.

Quand le rideau se lève, la scène est vide. C'est le soir. Les lampes sont allumées. Au bout d'un instant, Nicole entre par le fond. Elle est en tenue de ville (nous sommes en mars) et elle porte de nombreux paquets. Elle est fatiguée. Elle jette son chapeau, ses gants et ses paquets, puis elle retire ses souliers et se laisse tomber sur le divan en poussant un gros soupir. Un temps.

Le téléphone sonne. Christian vient de l'office. Il est en manches de chemise. Un tablier lui ceint les reins. Il tient d'une main un bol et de l'autre il continue à tourner une mayonnaise.

CHRISTIAN. — Tiens, tu es là ?

NICOLE. — Non, je ne suis pas là ! Je ne suis là pour personne ! Je suis partie en voyage ! *(Excessive :)* Je suis morte ! Je suis enterrée !

Elle prend un coussin qu'elle met sur sa figure. Christian, continuant à tourner sa mayonnaise, va vers le téléphone. Il hésite un instant puis se décide à lâcher le bol pour le téléphone. Il décroche.

CHRISTIAN, *prenant une voix suraiguë.* — « Allô ? Non, madame n'est pas là... C'est la femme de ménage... Je ne sais pas quand elle va rentrer... Monsieur n'est pas là non plus... C'est ça... je ferai la commission... Au revoir, madame. » *(Il raccroche et reprend son bol. Sans transition :)* Ça y est ! Elle a tourné !

NICOLE. — Qui ?

CHRISTIAN. — Ma mayonnaise !

NICOLE. — Non ! Qui était-ce ?

CHRISTIAN. — Mrs. Harpers.

NICOLE, *se redressant.* — Hein ? quoi ? Et tu fais le pitre au téléphone ? Enfin, Christian, Mrs. Harpers ! Elle est venue spécialement de New-York pour voir la nouvelle collection !

CHRISTIAN. — Tu étais morte et enterrée !

NICOLE. — Pour tout le monde sauf pour elle ! Si tu n'es pas encore au courant, quand le seras-tu ?

CHRISTIAN. — On est samedi, oui ou non ?

NICOLE. — Samedi ! Comme s'il y avait des samedis pour moi ! Je ne peux même pas la rappeler... je ne sais pas où la joindre !

CHRISTIAN. — Elle retéléphonera.

NICOLE. — Evidemment, elle retéléphonera ! Tout de même, il serait temps que tu te rendes compte ! *(Avec respect :)* Mrs. Harpers !

CHRISTIAN. — Eh bien, quoi, Mrs. Harpers ?

NICOLE. — Tu le fais exprès !

CHRISTIAN. — Oui. Elle est riche. Je sais.

NICOLE, *indignée.* — Riche ? Les Rothschild sont riches ! Rockfeller est riche ! Mrs. Harpers... elle fait fortune tous les jours ! Et cela durera... tant qu'il y aura des oiseaux. C'est pour te donner une idée !

CHRISTIAN, *distrait, essayant de rattraper sa mayonnaise.* — Des oiseaux ?...

NICOLE. — Oui. Le guano. Des îles de guano. Du gua-no ! *(Voyant qu'il ne comprend pas :)* Puisqu'il faut tout t'expliquer comme à un enfant : du caca d'oiseaux. Ça s'accumule. Ça fait une montagne. On y creuse des mines. On fonde une société. On vend des actions... et ça vaut des milliards ! Bref, toutes les fois qu'un oiseau fait caca, ça va dans la poche de Mrs. Harpers. Et tu lui raccroches le téléphone au nez !

CHRISTIAN. — Ma pauvre Nicole, tu es d'un snob !

NICOLE. — Snob ? Moi, je suis snob ? Par exemple ! Je gagne ma vie ! Voilà ce que tu appelles être snob !

CHRISTIAN. — Ah ! J'attendais ça !

NICOLE. — Ceci dit, je ne te reproche rien, mon chéri !

CHRISTIAN. — Et moi, alors, je ne la gagne pas, ma vie, peut-être ?

NICOLE, *conciliante.* — Mais bien sûr que si ! Je gagne ma vie. Tu gagnes ta vie. Nous gagnons chacun notre vie.

CHRISTIAN. — C'est-à-dire qu'en trois mois tu te fais ce que je gagne en un an.

NICOLE. — Que veux-tu ! Tout le monde ne peut pas être première vendeuse chez le couturier qui marche !

CHRISTIAN. — C'est honteux ! Quand je pense à tous les examens qu'il m'a fallu passer !

NICOLE. — Alors, là, tu dis des bêtises. Tu crois que tu serais arrivé à ce que tu es sans tes diplômes ?

CHRISTIAN. — Qu'est-ce que je suis ? Employé dans une agence de voyages...

NICOLE. — Je ne parle pas de ça ! Je parle de moi ! Tu crois que papa m'aurait laissé épouser un garçon inculte et sans bagages ?

CHRISTIAN. — Ecoute, Nicole, tu sais que je t'adore... mais s'il m'a fallu passer par les hautes études commerciales pour être digne de toi, eh bien...

NICOLE. — Eh bien ?

CHRISTIAN. — Eh bien... zut !

NICOLE. — Merci !

CHRISTIAN. — Un général — tu sais quel est le traitement d'un général ?

NICOLE. — Tu me l'as déjà dit et je l'ai oublié parce que je m'en fiche !

CHRISTIAN. — Alors permets-moi de te le rappeler, uniquement pour te prouver que c'est immoral.

NICOLE. — Qu'est-ce qui est immoral ?

CHRISTIAN. — Immoral que Mrs. Harpers puisse prendre l'avion de New-York pour venir s'acheter

une robe à Paris et que ta commission sur cette robe soit plus importante que mon traitement d'un mois ! Tout ça parce qu'elle a des mines de caca !

NICOLE. — Oui. Eh bien, nous n'en avons pas... nous ! Il faut bien trouver autre chose pour vivre ! Tu crois que ça m'amuse de vendre des robes ?

CHRISTIAN. — Et moi, tu crois que ça m'amuse d'aller au bureau ?

NICOLE. — Pourquoi y vas-tu ?

CHRISTIAN. — Enfin, Nicole !...

NICOLE. — Mais oui, Christian ! Il serait bien plus sage et normal que tu restes à t'occuper de la maison puisque ma situation me tient toute la journée au dehors. D'ailleurs, tu adores ça...

CHRISTIAN. — J'adore ça... j'adore ça... il faut bien que quelqu'un le fasse !

NICOLE. — A propos, mon chéri, il est passé le blanchisseur ?

CHRISTIAN, *volubile*. — Oui. tout à l'heure. Et j'ai tiré cette histoire de drap au clair. C'est bien ce que je disais. Celui qu'on nous a rendu la semaine dernière n'a jamais été à nous. C'était peut-être les mêmes initiales, mais elles étaient brodées à la machine. Tu penses si je les connais les draps de maman ! Et puis, tu sais, c'est fini pour le linge de soie. Ils le rendent dans un état... tes combinaisons sont en loques... *(Catégorique :)* Dorénavant, nous laverons les petites choses à la maison. *(Nicole pouffe de rire. Christian soupçonneux :)* Qu'est-ce que tu as ?

NICOLE. — Oh ! Christian ! Je t'adore !

CHRISTIAN. — Tu m'adores ? Ça veut dire que tu te f... de moi ?

NICOLE. — Il se vexe ! Mais non, je ne me f... pas de toi ! Je trouve ça merveilleux : un mari qui sait coudre et repasser, qui compose des bouquets... comme personne, et pour qui la pâte feuilletée n'a pas de secret ! Tu es mon ange — mon ange gardien. Qu'est-ce que je ferais ? Mais qu'est-ce que je ferais si je ne t'avais pas ?

CHRISTIAN. — Tu prendrais une bonne !

NICOLE. — Tu te mésestimes ! Car je n'ai parlé que de tes vertus domestiques. Pour le reste...

CHRISTIAN. — Nicole, je t'en prie...

NICOLE. — Mon chéri ! Je t'ai choqué ! Viens, viens là près de moi.

CHRISTIAN. — Ma mayonnaise, alors ?

NICOLE. — Tant pis !

CHRISTIAN. — Je te le répète, Nicole, nous sommes samedi. Tes amis ne vont pas tarder.

NICOLE. — Mes amis ? Ce sont aussi les tiens, il me semble ?

CHRISTIAN. — Oh !

NICOLE. — Quoi : « oh » ? Yolande et Max, tu les aimes bien ?

CHRISTIAN. — Oui, je les aime bien. Mais je les vois trop !

NICOLE, *philosophe*. — C'est ça, les amis !

CHRISTIAN. — Entre nous, Nicole, est-ce que tu as vraiment quelque chose en commun avec Yolande et Max ?

NICOLE, *après réflexion*. — Au fond, non !

CHRISTIAN. — Ah ! tu vois !

NICOLE. — Mais avec personne ! *(Très vite :)* Sauf avec toi, naturellement, mon chéri. Tu as raison. Nous n'avons pas d'amis !

CHRISTIAN, *avec une nuance de reproche*. — Il y avait bien Gérard...

NICOLE. — Merci ! Ton Gérard, passe encore. Bien que sa petite moustache avait le don de me porter sur les nerfs. Mais sa femme... non, ça c'était impossible ! Autant ne jamais voir personne.

CHRISTIAN. — Avoir un ami quand on est seul, c'est déjà difficile. Mais une fois marié, c'est impossible !

NICOLE. — Mais non, ce n'est pas impossible. Regarde les autres !

CHRISTIAN. — Quels autres ?

NICOLE. — Je ne sais pas... les gens, tous les gens, le reste du monde ! Ils sont amis, eux !

CHRISTIAN. — Ils en ont l'air... Mais, en vérité, je crois que chacun se trouve seul et se plaint de ne pas avoir d'amis. Tiens : Yolande et Max.

NICOLE. — Yolande et Max ?

CHRISTIAN. — Je te les cite en exemple. Qui ont-ils comme amis ?

NICOLE. — Enfin, Christian ! Ils ont... nous !

CHRISTIAN. — Nous ?... Evidemment, nous ! ... J'avoue qu'on se demande vraiment ce qu'il faut faire ! Nous recevons très bien... et souvent. On nous invite beaucoup... Je ne crois pas que nous soyons plus ennuyeux que d'autres...

NICOLE. — Moi, je nous trouve très drôles !

CHRISTIAN. — Tu es plutôt élégante...

NICOLE, *indignée*. — Plutôt ?

CHRISTIAN. — Nous dansons, nous bridgeons... Enfin, nous sommes tout de même ce qu'on appelle des gens bien !

NICOLE. — Justement ! Trop bien ! Ça leur fait peur !

CHRISTIAN. — Ah ! ils ne savent pas ce qu'ils perdent ! Quels amis nous serions pour nos amis si nous avions des amis !

NICOLE. — Tant pis pour eux. Nous nous suffisons à nous-mêmes !

CHRISTIAN. — Là n'est pas la question, Nicole. On doit avoir des amis.

NICOLE. — Pourquoi : « on doit » ? Je ne te suffis pas ?

CHRISTIAN. — Idiote ! On doit avoir des amis parce qu'on vit en société. L'être humain est un animal sociable. Il ne faut pas être égoïste.

NICOLE. — Egoïste ! Voilà bien une chose qu'on ne pourra pas nous reprocher ! C'est bien simple : nous passons notre vie à essayer de faire plaisir aux autres. Tiens, ce soir, par exemple, eh bien, je réserve une surprise à Alexandre. Oh ! Alexandre !

CHRISTIAN. — Quoi, Alexandre ?

NICOLE. — Je l'avais complètement oublié ! Notre meilleur ami ! Christian, vraiment, à quoi pensais-tu ? Ça, je ne te le pardonnnerai jamais !

CHRISTIAN. — Je ne vois pas pourquoi ce serait à moi d'y penser le premier.

NICOLE. — Ingrat ! Pauvre Alexandre, si bon, si dévoué, si affectueux... C'est bien simple, il ne vit que pour nous ! Il est de la famille !... Au fond, c'est peut-être pour ça que nous ne l'avions pas rangé parmi les amis. Il est trop près de nous.

CHRISTIAN. — De toi surtout !

NICOLE. — De moi, évidemment ! On nous lavait dans la même baignoire !

CHRISTIAN. — Ce n'est pas une raison pour continuer.

NICOLE. — Qu'est-ce que tu racontes ?

CHRISTIAN. — Il ne vient pas ici, non, deux fois par semaine, envahir notre salle de bains, mélanger

toutes les serviettes et se frictionner avec mon eau de Cologne ?

NICOLE. — Il n'a pas l'eau chaude dans sa garçonnière. Ah ! tu es serviable ! Je comprends maintenant pourquoi nous n'avons pas d'amis !

CHRISTIAN. — Justement ! Je crois que j'aurais très bien pu me faire d'Alexandre un ami.

NICOLE. — Et qu'est-ce qui t'en empêche ?

CHRISTIAN. — Toi.

NICOLE. — Tu es jaloux ?

CHRISTIAN. — Non. Mais ça m'agace de le voir toujours aux petits soins avec toi.

NICOLE. — C'est bien ce que je dis ! Tu es jaloux ! Comme c'est gentil ! Après cinq ans de mariage ! Merci, mon chéri !

CHRISTIAN. — Oh ! Ça te paraît extraordinaire, évidemment. Tu n'es pas jalouse, toi !

NICOLE. — Pourquoi serais-je jalouse ? Et de qui, Seigneur ! Tu me trompes, Christian ?

CHRISTIAN. — Oui.

NICOLE. — Menteur !

CHRISTIAN. — Alors pourquoi me le demandes-tu ?

NICOLE. — Je te le demande pour te prouver que je n'ai aucune raison d'être jalouse !

CHRISTIAN. — Ah ! Parce que, d'après toi, pour être jaloux, il faut une raison ?

NICOLE. — C'est évident !

CHRISTIAN. — Eh bien, non, Nicole. La vraie jalousie est chronique et n'a pas besoin de raison.

NICOLE. — Oh ! ce que tu es compliqué ! On est jaloux quand on n'a rien d'autre à faire. Je t'assure que ceux qui, comme moi, travaillent huit heures par jour...

CHRISTIAN. — Il y avait longtemps !

NICOLE. — Comment ?

CHRISTIAN. — Il y avait longtemps que tu n'avais pas fait allusion à tes activités !

NICOLE. — Mais il ne s'agit pas de moi, Christian ! Nous parlons de la jalousie en général...

CHRISTIAN. — Et d'Alexandre en particulier ! Il est amoureux de toi.

NICOLE. — Dis donc !

CHRISTIAN. — Ne te fâche pas ! Je ne t'ai pas mise en cause !

NICOLE. — Il ne manquerait plus que ça ! Alexandre, amoureux de moi ? *(Elle hausse les épaules.)* C'est un garçon bien élevé. Il ne se le permettrait pas !

CHRISTIAN. — Tu en as de bonnes !

NICOLE. — Enfin je le connais, Alexandre. Mieux que toi ! Il m'admire... il me respecte... Quoi encore ?

CHRISTIAN. — Je n'ai rien dit !

NICOLE. — Je suis le bon Dieu pour Alexandre. Eh bien ! on n'est pas amoureux du bon Dieu ! *(Coup de sonnette.)* On a sonné. Quelle heure est-il ?

CHRISTIAN, *regardant sa montre.* — Huit heures moins cinq.

NICOLE. — Alors c'est lui. Va, mon chéri. Va vite ouvrir à Alexandre.

CHRISTIAN. — Tes souliers !

NICOLE. — Mmm... ?

CHRISTIAN. — Remets tes souliers ! De quoi as-tu l'air ?... Et ton nez brille !

NICOLE. — Oh ! Pour Alexandre !...

CHRISTIAN. — Non. Pour moi !

NICOLE. — Ah ! Voilà ce qu'il faut me dire !

Elle se lève, remet ses souliers et sort vers sa chambre en lui jetant un baiser au passage. Christian va ouvrir à Alexandre. La scène reste vide un instant. Les deux hommes reviennent. Alexandre tient un bouquet à la main.

ALEXANDRE, *en train.* — Ça va ?

CHRISTIAN, *laconique.* — Ça va.

ALEXANDRE. — Quoi de neuf ?

CHRISTIAN. — Ben... rien !

ALEXANDRE. — Nicole est là ?

CHRISTIAN. — Oui.

ALEXANDRE. — Dans sa chambre ?

CHRISTIAN. — Mmm... *(Alexandre se dirige vers la chambre, Christian, vivement :)* Je crois qu'elle se change... *(Alexandre ne s'arrête pas. Christian crie :)* Hé !

ALEXANDRE, *qui se retourne.* — Qu'est-ce qu'il y a ?

CHRISTIAN. — Je dis : je crois qu'elle se change !

ALEXANDRE. — Oh ! Et alors ?... On nous lavait dans la même baignoire !

CHRISTIAN, *énervé.* — Je sais, je sais !

ALEXANDRE. — Ma parole, tu es jaloux ?

CHRISTIAN, *furieux.* — Oh ! ça va !...

Il reprend son bol de mayonnaise. Entrée de Nicole, pimpante.

NICOLE. — Salut les gars !

ALEXANDRE. — Tu ne sais pas, Nicole ? Elle est bien bonne ! Ton mari est jaloux !

NICOLE, *supérieure.* — Mon petit Alex, on sait que tu joues de la gaffe en virtuose. Cela n'a pas d'importance avec nous parce que nous t'aimons bien et que nous sommes habitués, mais je t'assure que ça prend des proportions désolantes !

ALEXANDRE. — Si on ne peut plus plaisanter...

NICOLE. — Il y a des sujets avec lesquels on ne plaisante pas !

CHRISTIAN. — Oh ! je t'en prie, Nicole !

ALEXANDRE. — Qu'est-ce qu'il y a, mes enfants ? Vous me faites peur...

NICOLE. — Il se passe que tu as dit la vérité. Christian est jaloux.

ALEXANDRE. — Pas de moi ?

CHRISTIAN. — Ne l'écoute pas. Elle dit n'importe quoi...

NICOLE. — Pourquoi mentir, alors qu'il est tellement plus simple de dire la vérité et de s'expliquer. Surtout avec Alexandre !

CHRISTIAN. — Il n'y a rien à expliquer. Nicole, f...-nous la paix !

NICOLE, *à Alexandre.* — Il vient de me faire une scène à ton sujet !

ALEXANDRE. — Je suis consterné, moi... consterné !

CHRISTIAN. — Je préfère m'en aller... je ferais un malheur !

NICOLE. — N'oublie pas ta mayonnaise !

Christian revient sur ses pas et, furieux, s'empare du bol puis sort.

ALEXANDRE. — Oh ! la, la... quelle histoire ! Je ne sais pas ce qu'il faut dire... je ne sais pas ce qu'il faut faire !

NICOLE. — Tu ne vas pas te mettre à pleurer, non ? Ça n'a rien de dramatique. Christian n'est pas fâché, tu as bien vu !

ALEXANDRE. — Depuis le temps que nous nous

voyons... Que nous sortons tous les trois ensemble...

NICOLE. — Justement ! Les gens sont méchants... Une réflexion... Il n'en faut pas plus...

ALEXANDRE. — Il... nous soupçonne ?

NICOLE. — Qu'est-ce que tu vas imaginer ! Non... son amour-propre est un peu piqué, voilà tout. Mets-toi à sa place !

ALEXANDRE. — C'est que je l'aime beaucoup, Christian !

NICOLE. — Il ne manquerait plus que ça ! Qu'est-ce que tu veux, il a raison ! On a beau avoir les idées larges... tu me compromets !

ALEXANDRE. — Moi, je te compromets ?... Ça, alors !

NICOLE. — Tu es un homme, oui ? Eh bien, il n'en faut pas plus ! Tiens, ce bouquet, qu'est-ce que c'est que ce bouquet ?

ALEXANDRE. — Des violettes de Parme.

NICOLE. — Ça, je vois que ce ne sont pas des pivoines ! Ce n'est pas ce que je demande ! Pourquoi ces fleurs ?

ALEXANDRE. — Pour toi.

NICOLE, *regardant le bouquet.* — Qu'elles sont fraîches !... Je suis très touchée... *(Changeant de ton :)* Mais c'est complètement ridicule ! Tu n'as pas besoin de m'apporter de bouquets !

ALEXANDRE. — Ça me fait plaisir.

NICOLE. — Ne sois pas égoïste ! Ne pense pas qu'à toi ! Les gens de l'immeuble, la concierge, qu'est-ce qu'ils doivent dire en te voyant passer trois fois par semaine avec un bouquet ! Pauvre Christian !

ALEXANDRE. — Bon ! Eh bien ! plus de bouquets !

NICOLE. — Oh ! ce serait trop simple !

Christian entr'ouvre la porte de l'office et passe la tête.

CHRISTIAN. — Vous avez fini, oui ?

NICOLE. — Non, pas encore !

CHRISTIAN. — Dépêchez-vous ! J'ai besoin d'Alexandre pour découper la langouste !

NICOLE. — Je te l'envoie tout de suite !

Christian disparaît.

ALEXANDRE. — Alors, qu'est-ce que je dois faire ? Ne plus vous voir ?

NICOLE. — Imagine, imagine un peu ce que serait ta vie si tu ne me... *(elle se reprend)* si tu ne nous voyais plus !

ALEXANDRE. — Nicole, tu n'y songes pas sérieusement ?

NICOLE. — Tu vois ! Te voilà désemparé comme un enfant ! Mon petit Alex, j'y pense souvent et je m'inquiète ! Ta vie ne ressemble à rien.

ALEXANDRE. — Ma vie !... Qu'est-ce que tu sais de ma vie ?

NICOLE. — Tout... c'est-à-dire rien ! Parce qu'il n'y a rien.

ALEXANDRE. — Que tu dis !

NICOLE. — Oui, oh ! ça, tu étais fier le jour où, dans un encombrement de voitures, place de l'Opéra, je t'ai aperçu de mon taxi en compagnie d'une petite blonde... vendeuse de disques ou manucure ! ça, ça ne compte pas, Alexandre. Et tu le sais aussi bien que moi...

ALEXANDRE. — Je ne vois pas où tu veux en venir !

NICOLE. — Je t'adore, Alexandre, mais je suis la femme de Christian ! Je ne pourrai jamais te donner plus que ce que je te donne !

ALEXANDRE. — Mais je ne t'en demande pas davantage !

NICOLE. — Ça ne te suffit pas ! Tu es normalement constitué ? Tu as une situation d'avenir. Tu n'es pas dégoûtant...

ALEXANDRE. — Merci toujours !

NICOLE. — Je le prenais dans le sens du dix-septième ! Autrement dit, tu es assez plaisant ! Tu as bon caractère...

ALEXANDRE. — Bref, tu veux me marier !

NICOLE. — En tout cas, je me sens responsable de ton célibat !

ALEXANDRE. — Mais tu ne l'es pas !

NICOLE. — Allons donc !

ALEXANDRE. — J'aime beaucoup ma vie de garçon !

NICOLE. — Parlons-en ! Pendu à notre téléphone de peur de passer une soirée tout seul ! Suppose une minute que les affaires de Christian nous déplacent à l'étranger. Tu serais comme une âme en peine. Dans un coup de tête tu serais capable d'épouser la première venue !

ALEXANDRE. — Je te répète que je n'ai aucune envie de me marier.

NICOLE. — Ça ne tient pas ! Ou alors tu es amoureux de moi, et si tu es amoureux de moi... A moi, tu peux tout dire. Parle-moi comme à un docteur. Voyons... Quand tu es à côté de moi, seul, comme en ce moment par exemple, eh bien ! que ressens-tu ?

ALEXANDRE, *il réfléchit longuement.* — Rien.

NICOLE. — Et là ? Quand je pose ma main sur la tienne, hein ? Tu éprouves forcément quelque chose.

ALEXANDRE. — Oui.

NICOLE. — Ah !

ALEXANDRE. — J'ai envie de rire !

NICOLE. — Ah ! non, je t'en prie ! Ce n'est pas une rigolade ! Nous sommes dans le noir ! Nous explorons ! Fais un effort ! L'introspection, c'est un petit nettoyage intérieur auquel chacun devrait s'astreindre. C'est... le laxatif de l'âme !

ALEXANDRE. — Alors, oui, bon, qu'est-ce que tu veux savoir ?

NICOLE. — Est-ce que je te fais de l'effet ?

ALEXANDRE. — Comment ça ?

NICOLE. — Physiquement.

ALEXANDRE. — Je te dirai ça après !

NICOLE. — Après quoi ? *(Elle comprend subitement :)* Oh ! tu veux que j'appelle Christian pour qu'il te casse la g... ?

ALEXANDRE, *comme un enfant.* — Je dirai que c'est toi qui as commencé, na !

NICOLE. — Ne nous éparpillons pas. Pour savoir, il faut remonter à l'enfance. C'est la clef du subconscient.

ALEXANDRE. — Toi, tu vas me dire ce que tu lis en ce moment.

NICOLE. — Oh ! je sais que tu as vu sur ma table de chevet le Rapport Kinsey... Cela te prouve que je sais mettre à profit mes lectures...

ALEXANDRE. — Faudra que je t'offre un livre de cuisine !

NICOLE. — Mon pauvre ami ! Tu ferais mieux de te taire ! Quand je pense que tu n'as même pas lu Proust !... Je ne sais plus où j'en suis, moi... Ah ! les nounous sont bien imprudentes !

ALEXANDRE. — Les nounous ?

NICOLE. — Mais oui, n'est-ce pas... On ne fait pas attention, on lave deux bébés dans la même baignoire, et voilà !

ALEXANDRE. — Voilà quoi ?

NICOLE. — Et voilà : nous ! Les bébés, c'est nous !

ALEXANDRE. — Ça ne date pas d'aujourd'hui !

NICOLE. — Raison de plus ! Les premières impressions sont tenaces ! Est-ce que tu y penses souvent... à notre bain commun ?

ALEXANDRE, *qui s'esclaffe.* — Enfin, Nicole...

NICOLE. — Cherche bien. Tu n'en parles jamais?

ALEXANDRE. — Oh ! mais non... Tiens, si !

NICOLE. — Tu vois ! C'est très important !

ALEXANDRE, *qui rit.* — ... tout à l'heure à Christian !

NICOLE. — A Christian ? Eh bien, c'est réussi ! Mais qu'est-ce que tu avais besoin d'aller parler de ça à Christian ?

ALEXANDRE. — Il voulait m'empêcher d'entrer dans ta chambre sous prétexte que tu étais en train de te changer. Alors je lui ai dit : « On nous lavait dans la même baignoire, Nicole et moi ! »

NICOLE. — C'est complet ! Je venais de lui dire exactement la même chose ! De quoi avons-nous l'air ! Pour un malheureux bain que nous avons pris ensemble à l'âge de six mois !

ALEXANDRE, *se tordant de rire et pointant vers elle un doigt accusateur.* — Tu y pensais ! C'est très important !

NICOLE. — Ne renversons pas les rôles ! C'est toi qui es sur la sellette... Voyons... à Dinard... tu te souviens ce petit garçon avec de grandes boucles blondes, celui avec qui nous avons gagné le concours de châteaux de sable... eh bien ! déjà tu en étais jaloux !

ALEXANDRE. — Ah ! oui, alors !

NICOLE. — Le triangle classique ! Tu te considérais déjà comme mon mari.

ALEXANDRE. — Tu n'y es pas du tout ! Je crois que c'est de lui que j'étais amoureux !

NICOLE, *scandalisée.* — Oh !

ALEXANDRE. — Il avait l'air d'une fille... et puis, tu sais, nous avions tout de suite dans les cinq ou six ans !

NICOLE. — Taratata ! Voilà qui éclaire le problème d'un jour nouveau ! Ce chapitre est très détaillé dans le Rapport Kinsey...

ALEXANDRE. — Rassure-toi. Il n'y a pas eu de suite !

NICOLE. — Je veux bien te croire... Mais c'est dommage ! Ça aurait tout simplifié !

ALEXANDRE. — Pas pour moi !

NICOLE. — ... Nous arrivons au tournant décisif : la puberté...

ALEXANDRE. — On m'a mis pensionnaire chez les jésuites. Je ne te voyais qu'aux grandes vacances.

NICOLE. — Ah ! comme tu les attendais, ces vacances !

ALEXANDRE. — Evidemment !... les vacances !

NICOLE. — Ne biaise pas. Tu avais ma photo dans ton portefeuille.

ALEXANDRE. — Un groupe, le jour d'un bal masqué !

NICOLE, *pouffant.* — Tu étais en radjah ! Un petit radjah affligé de végétations et un peu lourd de fesses.

ALEXANDRE. — Et toi, tu étais jolie en marquise Louis XV, avec ton appareil pour te redresser les dents !... Et tu avais renversé ta tasse de chocolat sur tes paniers de taffetas pompadour !

NICOLE, *riant.* — Tu l'as toujours, cette photo ?

ALEXANDRE. — Peut-être, à la maison, dans un coin...

NICOLE. — Et dans ton portefeuille, tu as toujours une photographie de moi ?

ALEXANDRE. — Oh ! tu veux rire !

NICOLE. — Alexandre, donne-moi ton portefeuille !

ALEXANDRE. — Jamais de la vie ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

NICOLE. — Donne-moi ton portefeuille !

ALEXANDRE. — Nicole, tu me fatigues !

NICOLE. — Alors, tu ne veux pas me le donner ?

Elle se jette sur lui et le chatouille pour prendre son portefeuille. Alexandre pousse de hauts cris.

ALEXANDRE. — Nicole, je te défends... Tu me chatouilles... Christian !... Au viol !...

Christian surgit de sa cuisine.

CHRISTIAN. — Qu'est-ce qui vous prend ?

ALEXANDRE. — Ah ! mon vieux, ta femme ! Quelle emm...

NICOLE. — Qu'il est mal élevé ! On ne le réinvitera plus !

CHRISTIAN. — Vous avez bonne mine, tous les deux ! Ne vous gênez pas pour moi ! Continuez, continuez à vous rouler sur les divans pendant que je m'appuie la cuisine !

Il disparaît en claquant la porte.

NICOLE. — Ça y est ! Je l'ai !

Elle lui montre le portefeuille.

ALEXANDRE. — Nicole, tu vas me rendre ça tout de suite !

Nicole ouvre le portefeuille et fait tomber une dizaine de photographies.

NICOLE, *qui s'accroupit.* — Eh bien, vrai ! C'est un harem !...

ALEXANDRE. — Tu es d'une indiscrétion !

NICOLE. — Elles sont jolies, tes poupées ! Je comprends que tu n'en sois pas fier !

ALEXANDRE. — Alors, tu as bien cherché, tu n'y es pas ?

NICOLE. — Dieu merci !

ALEXANDRE. — Tu es convaincue ? Je ne suis pas amoureux de toi ?

NICOLE. — Je suis convaincue qu'il est temps que j'agisse !

ALEXANDRE. — Allons, bon !

NICOLE. — Alex, mon petit Alex, tu m'as toujours fait confiance. Quand je te dis que tu as les cheveux longs, tu cours chez le coiffeur. Quand tu as besoin d'un nouveau costume, tu m'envoies choisir le tissu... Et ta nouvelle femme de ménage, elle n'est pas bien la femme de ménage que je t'ai choisie ? Bon. Alors, quand je te dis qu'il faut songer à te marier, tu vas me faire le plaisir de m'écouter !

ALEXANDRE. — Je te vois venir !

NICOLE, *très détachée.* — Tu te trompes... Je n'ai encore pensé à personne...

ALEXANDRE. — Ça, ça veut dire qu'elle est déjà choisie ! Je sens que je vais me trouver fiancé du jour au lendemain sans savoir comment ni avec qui !

NICOLE. — ... Donc, je n'ai encore pensé à personne en particulier, mais j'ai décidé de faire le tour de nos relations. Et ce soir...

ALEXANDRE. — Et ce soir ?

NICOLE. — J'ai invité la petite Bonhomme.

ALEXANDRE. — Qu'est-ce que c'est que ça, la petite Bonhomme ?

NICOLE. — Marie-Josèphe Bonhomme, de Troyes. Les bonnetiers ! Très grosse galette.

ALEXANDRE. — Je vois le genre !

NICOLE. — De toute façon, j'étais obligée de l'inviter. Nous sommes vaguement cousins. Des gens assommants, mais qu'il faut ménager !

ALEXANDRE. — Et moi, qu'est-ce que je fais là-dedans ?

NICOLE. — Tu la regardes... Tu me dis ce que tu en penses...

ALEXANDRE. — Eh bien, non ! Je ne la regarderai pas !

NICOLE. — Ça prouve ton intelligence... D'ailleurs, tu aurais bien tort !

ALEXANDRE. — Pourquoi ? Elle est jolie ?

NICOLE. — Elle peut l'être.

ALEXANDRE. — Tu perds ton temps.

Sonnerie à la porte d'entrée. Un vrai carillon.

NICOLE. — Ça, c'est Yolande et Max ! Oh ! la la !...

ALEXANDRE. — Tu veux que j'aille ouvrir ?

NICOLE. — Non... Si... Attends une minute !

Christian apparaît, toujours en tablier.

CHRISTIAN. — Yolande et Max !

NICOLE. — J'ai entendu !

CHRISTIAN. — Je croyais qu'ils ne venaient pas ce soir...

ALEXANDRE. — Mais nous sommes samedi !

NICOLE. — Et alors ? Je ne suis pas obligée de les inviter tous les samedis ! Cette Yolande ! Elle fait exprès de ne pas me téléphoner, alors que je lui dis toujours : « Appelle-moi pour que je te confirme ! »

CHRISTIAN. — Qu'est-ce qu'on fait ?

Nouvelle sonnerie.

NICOLE. — Ecoutez, vous deux. Et toi particulièrement, Alexandre ! Pas de gaffe ! Nous sommes invités à dîner. Nous allions partir. Vous m'entendez ? Je n'en veux à aucun prix. *(A Christian :)* Ton tablier !

CHRISTIAN. — Ah ! C'est vrai !

Il sort vers la chambre.

NICOLE. — Vas-y, Alexandre.

Alexandre sort vers le vestibule.

NICOLE, *seule.* — Ça non ! Je ne vais tout de même pas me laisser faire par Yolande !

Elle ronge son frein. Entrée de Yolande et de Max, suivis d'Alexandre.

YOLANDE. — Oh ! cet ascenseur ! Comment peux-tu habiter une maison avec un ascenseur pareil ! Faut-il que l'on t'aime pour en passer par là ! Bonsoir, ma chérie.

NICOLE. — Bonsoir, ma chérie. Tu es en beauté... Bonsoir, Max.

MAX. — Vous en avez mis un temps, pour ouvrir !

YOLANDE, *lançant un coup d'œil peu discret vers Alexandre.* — C'est vrai ! On te dérange peut-être ? Christian n'est pas là ?

ALEXANDRE. — Evidemment que si ! Christian est là !

NICOLE. — Où veux-tu qu'il soit ?

YOLANDE. — Comme tu prends la mouche ! Tu as l'air bien nerveuse, ma chérie. Serions-nous en retard ? C'est la faute de Max...

MAX. — Impossible de trouver un taxi !

YOLANDE. — Parce que monsieur laisse la voiture au garage !

MAX. — Le samedi soir, il faut tourner en rond pendant des heures avant de trouver une place ! Et puis il pleut. Avec tous ces gens qui ne savent pas conduire... je tiens à la vie, moi !

YOLANDE. — Quand on le regarde, on se demande vraiment pourquoi !

Christian sort de la chambre. Il a retiré son tablier et passé son veston.

CHRISTIAN. — Bonsoir, les tourtereaux.

YOLANDE. — Tiens ! Bonsoir, Christian.

MAX. — Bonsoir, mon vieux !

YOLANDE. — J'ai faim ! Qu'est-ce que Christian nous a fait de bon pour ce soir ?

MAX. — On dîne avant ou après le cinéma ? Il Il faut se décider tout de suite !

YOLANDE. — Comme vous voudrez ! Mais moi j'ai un creux. Il faut que je mange quelque chose... Je vais bien m'arranger toute seule...

Elle se dirige vers la cuisine.

NICOLE. — Yolande ! J'ai peur que tu ne trouves pas grand'chose.

YOLANDE, *continuant.* — Oh ! rien, mon chou... un amuse-gueule pour tromper ma faim.

NICOLE. — Il n'y a rien ! Même pas un morceau de pain.

YOLANDE. — Ah !

MAX, *pas emballé du tout.* — On ne dîne pas au restaurant ?

NICOLE. — Non. Nous sommes invités.

YOLANDE. — Oh ! J'adore l'imprévu. Ne me dis pas par qui... Je veux que ce soit une surprise.

MAX. — J'aime mieux ça. Au restaurant, on ne s'en tire pas à moins de mille balles par tête.

NICOLE. — J'ai dit : nous sommes invités. Nous. Pas vous ! Quand vous avez sonné, nous étions sur le point de partir.

MAX. — Quoi ? Vous nous laissez tomber ?

YOLANDE. — Mais nous sommes samedi !

NICOLE. — Il nous arrive une tuile. Un dîner d'affaires très important pour Christian. Impossible de refuser. Et tout ça organisé à la dernière minute. J'ai essayé de te joindre...

YOLANDE. — Ah ! oui...

NICOLE. — Ça ne répondait pas.

YOLANDE. — Curieux ! Je n'ai pas bougé de l'après-midi, je me suis épilé les jambes.

NICOLE. — C'est comme ça. Ah ! et puis tu ne vas pas me faire la tête. Nous sommes les premiers navrés. Il me semble tout de même qu'entre amis...

MAX. — Mais nous comprenons très bien...

CHRISTIAN. — Je me faisais une fête de notre petite sortie de ce soir...

YOLANDE. — Si c'est un dîner d'affaires, Alexandre aussi se trouve le bec dans l'eau...

ALEXANDRE, *empoisonné.* — C'est que...

YOLANDE. — Je me fie à lui, qui est un fin gourmet, pour nous emmener dans un bon petit bistrot. Nous allons bien nous amuser tous les trois. Bien plus que vous !

NICOLE. — Tu n'as pas compris. Alexandre est invité lui aussi.

YOLANDE. — Ah ! Il fait des affaires avec Christian, maintenant ?

NICOLE, *s'embarrassant dans ses explications.* — La personne qui nous a invités connaît Alexandre par un autre côté. Nous n'en savions même rien et lorsqu'il est venu nous chercher ce soir... je veux dire tout à fait par hasard, nous avons découvert... ce serait trop long à t'expliquer, mais avoue que c'est drôle !

YOLANDE, *sinistre.* — Très !

CHRISTIAN. — Je vous proposerais bien de dîner ici sans nous...

MAX. — Puisque Nicole vient de dire qu'il n'y a même pas un morceau de pain !

CHRISTIAN, *avec un geste navré.* — C'est ça, n'est-ce pas !...

YOLANDE. — J'ai vu votre voiture en bas. Au moins, vous allez pouvoir nous déposer...

NICOLE. — Mon petit chou, ce serait avec plaisir. Mais le dîner a lieu très tard... C'est même un dîner habillé !

YOLANDE. — Tu m'as dit tout à l'heure que vous étiez sur le point de partir...

NICOLE. — Oui. Nous étions en effet sur le point de partir. Mais pas pour aller dîner... C'était pour passer d'abord à un cocktail !

YOLANDE. — Chez qui ?

NICOLE. — Tu ne connais pas.

YOLANDE. — Depuis samedi dernier le cercle de tes relations semble s'être singulièrement élargi !

MAX. — Alors, en allant au cocktail, vous allez quand même pouvoir nous reconduire chez nous ?

NICOLE. — Nous n'y allons plus ! Nous étions déjà très en retard et... enfin, nous n'y allons plus !

YOLANDE. — Alors, tu t'habilles ?

CHRISTIAN. — C'est vrai, Nicole... Il va falloir s'habiller ?

NICOLE, *folle de rage.* — Oui ! Il va falloir s'habiller !

MAX. — Eh bien, on va vous attendre, mes enfants ! Nous ne sommes pas pressés !

YOLANDE. — Tu as dû emprunter une robe de la nouvelle collection ? Je te dirai très franchement mon avis.

NICOLE. — Comme toujours !

MAX. — Et Alexandre...

ALEXANDRE. — Hein ?

MAX. — Tu y vas comme ça ?

ALEXANDRE. — Où ?

NICOLE, *vivement.* — Ben, chez les... euh... enfin, à ce dîner !

ALEXANDRE. — Ah ! *(Regardant son costume :)* Oui... c'est vrai !

YOLANDE. — Il est d'une distraction ! Un vieux garçon ! Mon cher, il est temps qu'on vous marie !

NICOLE. — Ne l'agace pas !

MAX. — Christian n'a qu'à lui prêter son smoking et lui se mettra en habit !

NICOLE. — Pour qu'ils aient l'air de deux singes habillés ? Et puis non, non et non ! Personne ne s'habille ! Nous irons comme nous sommes ! Et si les gens ne sont pas contents, ce sera le même prix !

CHRISTIAN. — Bravo !

YOLANDE. — Alors nous avons un petit moment pour bavarder tranquillement. Au moins, tu peux nous offrir un verre !

ALEXANDRE. — Vous allez rater le cinéma !

MAX. — Nous irons à la deuxième séance !

Un silence. Yolande et Max s'installent.

YOLANDE. — A propos, ma chérie, j'ai pensé à toi ce matin. J'ai découvert un satin-duchesse... de grandes rayures coq de roche... ça a un chic fou ! J'ai acheté le coupon : cinquante mètres. Et, bien entendu, je partage avec toi !

NICOLE. — Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

YOLANDE. — Des rideaux pour ta chambre. Tu n'as jamais le temps de t'occuper de ton intérieur !

CHRISTIAN. — Pour une fenêtre, il suffit de six mètres !

YOLANDE. — C'était une occasion !

NICOLE. — De grandes rayures coq de roche... Je ne sais pas trop ce que ça va donner avec mon couvre-lit écossais...

YOLANDE, *piquée.* — Je pensais te faire plaisir... Mettez-vous en dix pour rendre service à vos amis...

NICOLE, *accablée.* — Mais non, mais non, ma petite Yolande... Il n'en est pas question puisque tu l'as acheté... tu es un cœur !

Coup de sonnette.

YOLANDE. — Tu attends quelqu'un ?

NICOLE, *embarrassée.* — Je sais ce que c'est... excuse-moi.

MAX. — Je suis près de la porte. Je vais ouvrir.

NICOLE. — Non ! Surtout pas !

YOLANDE. — Mais laisse-le donc ! Pour une fois, il peut bien se déranger. *(Max va ouvrir.)* J'espère que ce n'est pas un raseur !

ALEXANDRE. — Justement si !

NICOLE, *pour le faire taire.* — Alexandre !

YOLANDE. — Mais qui est-ce ? Qui est-ce ?

Entre Marie-Josèphe, assez timide. Elle est vêtue d'un tailleur bleu marine et d'un chemisier blanc. Petit feutre et souliers plats. Elle fait très jeune fille de province, pas ridicule, mais incolore. Max l'introduit dans la pièce. Nicole va droit à elle.

NICOLE. — Bonsoir, ma petite Marie-Josèphe.

MARIE-JOSÈPHE. — Je suis confuse... Je me suis trompée d'autobus... Vous n'auriez pas dû m'attendre...

NICOLE, *lui coupant la parole.* — Mais pas du tout, pas du tout... Nous n'avons aucune notion de l'heure...

MARIE-JOSÈPHE. — Vous auriez dû me prévenir. Je pensais que nous serions seuls.

NICOLE. — Ici, vous savez, c'est l'imprévu... on entre, on sort comme dans un moulin ! Mais laissez-moi vous présenter à nos amis... Ma petite cousine Marie-Josèphe Bonhomme... M^me^ Petit-Letulle...

YOLANDE. — Bonsoir, mademoiselle. Nicole m'a beaucoup parlé de vous !

MARIE-JOSÈPHE. — Vraiment ?

NICOLE. — ... Alexandre Chapoteau, notre inséparable... Max Petit-Letulle, et voici Christian, mon mari.

MARIE-JOSÈPHE. — Encore une fois, vous n'auriez pas dû m'attendre pour vous mettre à table.

YOLANDE, *à part, à Max.* — Elle a dû se tromper de jour ! Regarde la tête de Nicole !

NICOLE, *fébrile.* — Peut-être voulez-vous venir

dans ma chambre pour retirer votre chapeau et vous donner un coup de peigne...

Elle cherche à l'entraîner.

MARIE-JOSÈPHE. — Oh ! Je suis si mal coiffée que je préfère le garder...

NICOLE. — Asseyez-vous, je vous en prie...

Nicole fait des signaux à Marie-Josèphe, qui ne comprend pas.

YOLANDE, *à Christian.* — Elle ne sait pas comment s'en défaire. Je vais aller à son secours.

CHRISTIAN. — Oh ! non ! Ne vous en mêlez pas !

YOLANDE. — J'ai du tact ! *(Elle s'approche de Nicole et, d'un air dégagé :)* Ma petite Nicole, nous avons passé un moment délicieux chez toi, mais il est une heure impossible. Nous avons déjà dû te mettre « très en retard ». Tu n'oublies pas ce dîner auquel tu dois aller... *(Se tournant vers Marie-Josèphe :)* Peut-être pourrions-nous partager le même taxi, mademoiselle ?

MARIE-JOSÈPHE. — Oh ! Mon Dieu ! J'espère que je ne me suis pas trompée de jour. J'ai marqué samedi sur mon petit calepin. C'est bien ce soir que vous m'aviez invitée à dîner, n'est-ce pas ?

Silence de mort.

YOLANDE, *qui réalise enfin, lance un regard furieux vers Nicole et se tournant vers Max.* — Eh bien, Max ! Qu'est-ce que tu attends ? *(Max qui n'écoutait pas, lève les yeux sans comprendre.)* Tu t'incrustes ! Tu ne vois pas que nous sommes de trop ? Allez ! viens !

NICOLE. — Mais qu'est-ce qui te prend, Yolande ?

YOLANDE. — Ça va, toi !

CHRISTIAN. — Vous êtes si pressés tout d'un coup ?

NICOLE. — Je te téléphone demain. Je t'expliquerai...

YOLANDE. — Oh ! Il n'y a rien à expliquer. *(Reniflant :)* Tu me fais beaucoup de peine, ma petite Nicole. Beaucoup de peine.

Elle sort.

NICOLE, *la suivant.* — Voyons, Yolande...

MAX, *avant de sortir.* — Moi, je n'ai rien compris ! Au revoir, mes enfants !

Il sort.

MARIE-JOSÈPHE. — Je crois que c'est de ma faute.

ALEXANDRE. — Je crois aussi !

CHRISTIAN. — Mais non... Et puis, ça n'a aucune importance ! Il fallait qu'ils s'en aillent d'une façon ou d'une autre !

Nicole revient.

NICOLE, *à Marie-Josèphe.* — Vous n'aviez pas compris mes signes désespérés ?

MARIE-JOSÈPHE. — Pas très bien... A vrai dire, je...

NICOLE. — Oh ! Ce n'est pas grave. J'arrangerai cela demain. Yolande est terrible. Si entière, si exclusive... Elle m'étouffe ! Quand elle n'est plus là... ouf ! enfin, je respire !

ALEXANDRE. — N'oublie pas, Nicole, que tu parles d'une amie de pension.

NICOLE. — Une amie de pension ! C'est elle qui prétend toujours que nous sommes amies de pension ! Oui, nous avons été élevées dans la même pension, mais elle oublie de dire qu'elle préparait son bachot quand j'étais encore dans la classe enfantine.

CHRISTIAN. — Qu'est-ce que je vous sers à boire ? Martini, whisky ?

MARIE-JOSÈPHE. — Pas d'alcool, merci. Un jus de fruits, si vous en avez.

ALEXANDRE. — C'est d'une jeune fille !

Nicole lui lance un œil noir. Christian leur sert à boire.

NICOLE. — Oublions ce petit incident et occupons-nous de nous. Voyons... parlez-nous un peu de Troyes.

MARIE-JOSÈPHE. — Eh bien, vous savez... depuis la dernière grève, il n'est pas arrivé grand'chose !

NICOLE. — Évidemment, les grèves... Votre papa a de bien grosses responsabilités...

ALEXANDRE. — La chaussette, je crois ?

MARIE-JOSÈPHE, *précise.* — Oui. Et le sous-vêtement pour les deux sexes.

NICOLE, *lyrique.* — Ah ! On peut dire que Troyes et sa bonneterie sont un des fleurons de l'industrie française !

CHRISTIAN. — Et Paris, qu'est-ce que vous pensez de Paris ?

MARIE-JOSÈPHE. — A quel point de vue ?

CHRISTIAN. — Eh bien, Paris, le mouvement des rues, les boutiques, les spectacles... enfin toute la diversité de la vie parisienne !

MARIE-JOSÈPHE. — Nous ne sommes qu'à trois heures de chemin de fer, vous savez. Deux heures quarante avec la Micheline. Et puis... je suis déjà venue !

NICOLE. — Marie-Josèphe vient chaque semaine pour suivre les cours de l'École du Louvre.

MARIE-JOSÈPHE. — Oui. C'est passionnant.

NICOLE. — Justement, Alexandre s'y intéresse beaucoup, lui aussi...

ALEXANDRE. — A quoi ?

NICOLE. — Mais... à l'art !

MARIE-JOSÈPHE. — Vraiment ? Et dans quel domaine ?

ALEXANDRE. — Les pipes... Je commence à en avoir une gentille petite collection !

NICOLE. — Crétin ! Ne l'écoutez pas. Il veut faire de l'esprit. Mais au fond il est très artiste.

CHRISTIAN. — Il le cache bien, par exemple.

NICOLE. — Par pudeur ! A vous de le découvrir, ma petite Marie-Josèphe. Pendant ce temps-là, Christian et moi nous allons finir de préparer le dîner...

Christian sort le premier vers la cuisine.

MARIE-JOSÈPHE. — Puis-je vous aider ?

NICOLE. — Non, non... ne vous dérangez pas. Restez là bien sagement. Alexandre va vous tenir compagnie.

ALEXANDRE. — C'est moi qui dois découper la langouste !

NICOLE. — Es-tu mon hôte, oui ou non ?

ALEXANDRE. — D'habitude, vous me faites bien laver la vaisselle !

NICOLE. — N'insiste pas ! J'ai dit.

Elle sort. Un silence. Alexandre, comme s'il se trouvait seul, va feuilleter les magazines posés sur la table derrière le canapé.

MARIE-JOSÈPHE. — Vous avez une cigarette ?

ALEXANDRE. — Parce que vous fumez ?

MARIE-JOSÈPHE. — Ça vous paraît extraordinaire ?... Pas la pipe, évidemment !

Alexandre lui tend son étui, allume sa cigarette. Silence. Elle attend qu'il lui offre du feu, mais Alexandre s'est à nouveau plongé dans les magazines. Levant les yeux vers elle, il s'aperçoit de son oubli...

ALEXANDRE. — Oh ! pardon ! *(Il lui donne une boîte d'allumettes. Marie-Josèphe a un léger mouvement de surprise et elle allume elle-même sa cigarette tandis qu'Alexandre a enfin fait son choix parmi les journaux et revient s'asseoir en sifflotant. Son regard rencontre à nouveau celui de Marie-Josèphe et il s'interrompt en souriant :)* Oh ! pardon !... *(Il s'assoit à côté de Marie-Josèphe sur le canapé et commence à lire. Elle l'observe, de plus en plus surprise. Silence. Pour la troisième fois il se souvient qu'il n'est pas seul et s'excuse :)* Oh ! pardon !... *(Et il offre son magazine à Marie-Josèphe. Puis, se ravisant, il l'échange contre un autre journal qu'il saisit derrière lui et reprend sa lecture tranquillement. Marie-Josèphe le considère, d'abord suffoquée. Puis elle en prend son parti et se plonge à son tour dans le journal. Au bout de quelques instants la porte de la cuisine s'entr'ouvre doucement. C'est Nicole qui vient jeter un coup d'œil discret. Alexandre aperçoit son manège.)* Coucou ! *(Marie-Josèphe sursaute.)* Oh ! pardon !

NICOLE, *entrant, furieuse.* — Oh ! quel ours ! Marie-Josèphe, je m'excuse... *(A Alexandre :)* Puisqu'on ne peut pas compter sur toi, va donc à la cuisine. Là tu pourras au moins te rendre utile parce que je ne sais pas qui des deux sera découpé le premier, de Christian ou de la langouste !

ALEXANDRE, *s'élançant vers la cuisine.* — Avec joie ! *(Se retournant vers Marie-Josèphe qui a entendu :)* Oh ! pardon !

NICOLE. — Croyez-vous ! Quel singulier garçon ! Comment sont-ils, à Troyes ?

MARIE-JOSÈPHE. — Qui ça ?

NICOLE. — Les garçons !

MARIE-JOSÈPHE. — Oh ! il n'y en a pas !

NICOLE. — Quelle triste ville ! Dieu merci, comme vous nous l'avez dit tout à l'heure, Paris n'est pas loin ! *(Elle vient s'asseoir près de Marie-Josèphe sur le divan. A brûle-pourpoint :)* Vous êtes charmante. Je vous trouve charmante, Marie-Josèphe.

MARIE-JOSÈPHE. — Moi aussi, Nicole. Vous m'êtes très sympathique.

NICOLE. — J'espère que nous allons devenir de grandes amies.

MARIE-JOSÈPHE. — Il faudra me donner des tas de conseils. Auprès de vous je me sens tout d'un coup si provinciale !

NICOLE. — C'est ce tailleur qui est provincial ! Pas vous. Ça, je suis bien décidée à vous habiller ! Vous allez commencer par venir voir la collection...

MARIE-JOSÈPHE. — Avec joie. Mais j'ai peur que les prix de grande maison...

NICOLE. — Votre père a les moyens ! D'ailleurs j'arrangerai cela avec lui... *(Elle réfléchit en regardant Marie-Josèphe.)* « Potron-Minet » !

MARIE-JOSÈPHE. — Comment ?

NICOLE. — « Potron-Minet » ! C'est « Potron-Minet » qu'il vous faut !

MARIE-JOSÈPHE, *qui ne comprend pas.* — Ah !

NICOLE. — C'est un petit ensemble pied-de-poule créé pour vous ! Vous le mettez et vous voilà débarrassée de tous vos complexes ! Une femme nouvelle !

MARIE-JOSÈPHE. — Ce n'est pas trop excentrique ?

NICOLE. — Rien de plus simple. La ligne « Fous-le-camp », vous savez ? *(Elle fait un geste de côté.)* Pzzzt ! Avec une double rangée de boutons qui se contrarient ! Je vous vois ! Vous aurez un succès !

MARIE-JOSÈPHE. — Ce n'est peut-être pas indiqué pour mon genre de vie ?

NICOLE. — Qu'est-ce que c'est exactement, votre genre de vie ?

MARIE-JOSÈPHE. — Le dispensaire chaque matin. Deux fois par semaine les cours de l'École du Louvre. Et, le jeudi, une sortie en groupe avec mes petits louveteaux.

NICOLE. — Vos petits louveteaux ?

MARIE-JOSÈPHE. — Je suis cheftaine, n'est-ce pas !

NICOLE. — Et vous allez continuer ainsi pendant longtemps ?

MARIE-JOSÈPHE. — Jusqu'à mon mariage.

NICOLE. — Ah ! vous pensez au mariage ?...

MARIE-JOSÈPHE. — Oh ! comme ça... Je me marierai certainement un jour... J'ai le temps !

NICOLE. — Le temps ! Évidemment, s'il faut attendre les petits louveteaux !

MARIE-JOSÈPHE. — Oh ! Nicole ! Vous vous moquez de moi !

NICOLE. — Écoutez, ma petite Marie-Josèphe, nous ne nous connaissons pas depuis longtemps, mais je suis votre aînée... *(Nicole s'interrompt, mais Marie-Josèphe ne proteste pas.)* Mais si ! Mais si ! Ne prétendez pas le contraire ! Votre aînée, et cela me permet de vous dire qu'il est grand temps de réagir.

MARIE-JOSÈPHE. — J'avoue que je ne vous suis pas très bien.

NICOLE. — Comptez sur moi pour mettre les points sur les i. Vous êtes riche, très riche.

MARIE-JOSÈPHE. — Oh ! ce sont des choses dont on ne parle pas.

NICOLE. — Il n'y a pas de quoi avoir honte, vous savez ! Rappelez-vous le proverbe : « L'argent fait le bonheur ! » Je ne suis pas toujours d'accord avec les proverbes, mais, celui-là, il résume toute la philosophie de la vie moderne !

MARIE-JOSÈPHE. — Justement ! Je me demande si je suis vraiment une jeune fille de notre temps...

NICOLE. — Laissez-moi rire ! Avec une bouche comme la vôtre...

MARIE-JOSÈPHE, *inquiète.* — Qu'est-ce qu'elle a, ma bouche ?

NICOLE. — J'ai étudié la physiognomonie. C'est la science du visage humain. Tout ce que je peux vous dire, ma petite fille, c'est qu'avec une bouche comme la vôtre vous n'auriez pas été heureuse en 1830 !

MARIE-JOSÈPHE. — Nicole, vous me faites peur !

NICOLE. — Il faut justement regarder la réalité en face. Cette bouche est celle d'une femme. Cette femme est encore une jeune fille. Et cette jeune fille a des millions. Vous trouvez ça naturel ? Eh bien, moi pas !

MARIE-JOSÈPHE. — Je ne suis pas le genre de fille qui plaît, vous savez !

NICOLE. — Vos affirmations sont décourageantes ! Tenez, moi, par exemple. Vous me trouvez jolie ? Je ne l'étais pas ! Je me suis faite, entièrement faite. A part les seins... Il faut dire la vérité : j'ai toujours eu de très beaux seins. Mais le reste... des plus quelconques !

MARIE-JOSÈPHE. — C'est un miracle !

NICOLE, *un peu piquée.* — Oui... enfin, n'exagérons rien ! J'ai su me mettre en valeur... voilà tout !

MARIE-JOSÈPHE. — Je veux bien vous croire, Nicole, et ne vous en admire que davantage... mais tout ça pourquoi ? Enfin, je parle dans mon cas.

NICOLE. — Tout ça pourquoi ? *(Elle hausse les épaules.)* Vous n'avez pas envie, non, vous n'avez pas envie qu'un homme vous fasse la cour ?

MARIE-JOSÈPHE, *nerveuse.* — Je suis bien trop occupée pour ça !

NICOLE. — Vous n'avez pas envie de provoquer l'intérêt... le désir...

MARIE-JOSÈPHE, *de plus en plus nerveuse.* — Où que vous vouliez en venir, je dois vous prévenir tout de suite, Nicole, que mes convictions religieuses ne me permettent pas...

NICOLE, *qui la coupe.* — J'ai dit « un homme ». Je pensais : un fiancé, un mari...

MARIE-JOSÈPHE. — C'est différent... mais tout de même, je préférerais que nous changions de conversation.

NICOLE. — Quoi de plus naturel, pourtant — et de plus noble — que d'envisager la création d'un foyer, d'une famille...

MARIE-JOSÈPHE, *qui se laisse prendre au jeu.* — Nous habiterons Paris. J'ai déjà prévenu mes parents.

NICOLE, *la regardant avec un sourire.* — A la bonne heure ! Je vous trouverai un petit appartement du côté de la rive gauche !

MARIE-JOSÈPHE. — Vous avez tant de relations !

NICOLE. — Il y a de vieilles maisons, pleines de surprises... Par exemple, il faudra donner un ton très jeune ménage !

MARIE-JOSÈPHE. — Je suis sûre que vous me serez d'un précieux secours !

NICOLE. — Je ferai tout ! Quand on s'y met à deux, c'est la pagaïe !

MARIE-JOSÈPHE. — Je ne sais vraiment pas comment vous remercier !

NICOLE. — Ne me remerciez pas. Je vous ai dit que je vous adoptais ! *(Elle réfléchit.)* On perce un mur... un petit escalier de bateau et, avec trois chambres de bonnes, on fait un grand living-room.

MARIE-JOSÈPHE. — Ah ! Parce que nous habiterons au dernier étage ?

NICOLE. — Je ne sais pas. C'est un détail...

MARIE-JOSÈPHE. — Oui, mais alors, dans ce cas, où coucheront les bonnes ?

NICOLE. — Si vous m'interrompez tout le temps, je ne peux rien faire ! Je le vois, le living-room ! Quelques très beaux meubles... parce que j'espère que vous avez quelques très beaux meubles de famille ?

MARIE-JOSÈPHE. — Il y a un petit peu de tout...

NICOLE. — J'irai choisir. Je ne déteste pas les mélanges, mais il faut savoir... Les murs clairs. Des plantes vertes. Et puis des rayures, beaucoup de rayures... Des rideaux à grandes rayures... coq de roche, par exemple !

MARIE-JOSÈPHE. — Coq de roche ? Ce sera difficile à trouver !

NICOLE. — Je m'en charge ! Tout ça très gai, très ensoleillé... et puis vous deux.

MARIE-JOSÈPHE. — Nous deux ?

NICOLE. — Vous ferez un couple idéal !

MARIE-JOSÈPHE. — Avec qui ?

NICOLE. — Mais avec... *(Se reprenant :)* je ne sais pas ! Avec lui, votre mari ! Quel manque d'imagination ! Je le voyais bien, moi !

Entrée d'Alexandre.

ALEXANDRE. — Christian demande si on dîne ici sur la table roulante ou dans la cuisine.

MARIE-JOSÈPHE. — Surtout faites comme d'habitude...

ALEXANDRE. — Alors dans la cuisine. Il faut mettre une nappe propre ?

NICOLE. — Est-ce que je sais, moi ? Demande à Christian.

ALEXANDRE. — Bien, madame.

Il sort.

MARIE-JOSÈPHE. — C'est merveilleux ! Votre mari s'occupe de tout !

NICOLE. — De tout ! Et moi je fais le reste. Ça, nous nous complétons parfaitement.

Entrée de Christian.

CHRISTIAN. — Nicole...

NICOLE. — Oui, mon chéri ?

CHRISTIAN. — Sois gentille, va chercher la petite nappe en toile de lin jaune...

NICOLE. — Où ça, mon chéri ?

CHRISTIAN. — Dans l'armoire à linge. Oh ! et puis non, tu vas tout flanquer par terre, comme la dernière fois.

NICOLE. — Comme tu voudras, mon chéri.

CHRISTIAN, *traversant la scène pour aller côté chambre.* — Avec Alexandre à la cuisine, je ne suis pas tranquille... Il touche à tout... Il trempe ses doigts dans la sauce... ça me dégoûte...

Il sort.

NICOLE. — C'est que c'est un phénomène, vous savez.

MARIE-JOSÈPHE. — Je le trouve très, très sympathique.

NICOLE. — Vraiment ? Ça me fait plaisir. Je craignais que votre première impression... Il s'est si peu occupé de vous, n'est-ce pas ?

MARIE-JOSÈPHE. — Je suis moi-même très réservée. Je déteste les inconnus qui vous sautent au cou dès la première rencontre.

NICOLE. — C'est un sauvage, un bon sauvage. Quelqu'un de propre, de droit.

MARIE-JOSÈPHE. — J'en suis convaincue.

NICOLE. — Et puis, c'est un homme. Ma chère, c'est fou le succès qu'il a !

MARIE-JOSÈPHE. — Comme vous dites cela, Nicole ! On dirait que ça vous fait plaisir.

NICOLE. — Mais ça me fait plaisir ! Vous savez, moi, je ne suis pas exclusive !

MARIE-JOSÈPHE. — Tout de même !

NICOLE. — Vous ne trouvez pas que c'est naturel ? Il est plutôt bien de sa personne, non ?

MARIE-JOSÈPHE. — Je ne me rends pas très bien compte...

NICOLE. — C'est vrai que vous le voyez habillé. Mais alors, tout nu...

MARIE-JOSÈPHE. — Nicole, vous me surprenez beaucoup !

NICOLE. — Tout nu... Je veux dire : en slip ! Là, je lui tire mon chapeau. Un torse, des pectoraux...

MARIE-JOSÈPHE. — Nicole, je ne vois vraiment pas pourquoi vous me racontez tout ça !

NICOLE. — Et ses dents ? Vous n'avez pas remarqué ses dents ? Tout à l'heure je le ferai rire exprès. Ah ! celui-là, on peut vraiment dire qu'il est sain ! Je vous jure qu'il fera des enfants superbes !

MARIE-JOSÈPHE, *se levant.* — Faites-les vous-même !

NICOLE. — Oh ! moi, je ne veux pas d'enfants !

MARIE-JOSÈPHE. — Alors là, Nicole, vous perdez complètement la tête !

NICOLE. — Quoi, je vous choque ?

MARIE-JOSÈPHE. — Oui... J'avoue que vous me choquez ! Et, pourtant, j'ai la prétention d'être une jeune fille moderne.

NICOLE. — C'est parce que, tout à l'heure, j'ai parlé de lui en slip ? A l'École du Louvre vous devez pourtant en voir des anatomies !

MARIE-JOSÈPHE. — C'est différent... Ça n'a aucun rapport avec vos secrets d'alcôve !

NICOLE. — Mes secrets d'alcôve ? Mais qu'allez-vous imaginer ? C'est moi que vous choquez maintenant ! Alexandre est comme un frère pour moi.

MARIE-JOSÈPHE. — Alexandre ?

NICOLE. — Oui ! De qui pensiez-vous qu'il s'agissait donc ?

MARIE-JOSÈPHE. — Mais... de votre mari !

NICOLE. — De Christian ? Quelle horreur ! Vous avez cru que je vous offrais mon mari... sur un plateau ?

MARIE-JOSÈPHE, *éperdue.* — J'aurais mal compris...

NICOLE. — Sans aucun doute ! Eh bien, nous avons fait une jolie salade, toutes les deux.

Christian revient avec une nappe et des petites serviettes.

CHRISTIAN. — Le linge de table est mélangé avec les serviettes de bain, maintenant ! *(Nicole et Marie-Josèphe sont très gênées toutes les deux.)* Qu'est-ce que c'est que ces fleurs ?

NICOLE. — Ces fleurs ?... Oh ! je les avais oubliées... C'est Alexandre...

CHRISTIAN. — Elles meurent de soif. *(Il les emporte.)* Tu es cruelle avec les fleurs, Nicole.

Il sort.

NICOLE. — C'est trop bête. Figurez-vous que je n'osais plus le regarder !

MARIE-JOSÈPHE. — Et moi, donc ! Surtout, promettez-moi de ne rien lui dire !

NICOLE. — Pauvre chou ! Il est si loin de tout ça !

MARIE-JOSÈPHE. — Mais vous savez, Nicole, ce que vous m'avez dit tout à l'heure ressemblait beaucoup plus à Christian qu'à Alexandre !

NICOLE. — Dites donc ! Il vous a tapé dans l'œil, mon mari !

MARIE-JOSÈPHE. — Oh ! Nicole !

NICOLE. — Je plaisante, mon petit. Avec Christian, je ne crains rien. Ni avec vous d'ailleurs !... Ces deux crétins, à la cuisine ! S'ils se doutaient que nous les avons déshabillés... en pensée !

MARIE-JOSÈPHE. — Peut-être en faisaient-ils autant avec nous !

NICOLE. — Bah ! Les hommes n'ont aucune imagination ! Nous voilà complices maintenant ! La seule vraie forme d'amitié entre femmes !

MARIE-JOSÈPHE. — Je crois que je vais prendre un cocktail !

NICOLE. — Bravo ! *(Elle lui verse à boire.)* A notre amitié !

Marie-Josèphe vide son verre d'un trait. Entrée d'Alexandre, suivi de Christian.

ALEXANDRE. — Madame est servie !

CHRISTIAN. — Vite à table ! Après la langouste, il y a des « croque-monsieur » !

NICOLE. — Des « croque-monsieur » !

Elles pouffent de rire toutes les deux. Têtes de Christian et d'Alexandre.

ALEXANDRE. — Qu'est-ce qui leur prend, à ces deux-là ?

CHRISTIAN. — Oh ! Avec les femmes, il ne faut pas chercher à comprendre !

NICOLE, *très en forme.* — Homme... venez boire avec nous le verre de l'amitié !

ALEXANDRE. — Nicole trouve toujours de bons prétextes !... D'ailleurs, le shaker est vide.

MARIE-JOSÈPHE, *rêveuse, à Nicole.* — Non. Décidément non ! Je n'arrive pas à l'imaginer en slip celui-là.

Christian et Alexandre se regardent.

CHRISTIAN, *à Alexandre.* — Ai-je bien entendu ?

ALEXANDRE. — A quoi rêvent les jeunes filles !

CHRISTIAN, *à Nicole.* — Qu'est-ce que tout ça veut dire, Nicole ?

ALEXANDRE. — Si nous sommes de trop, nous pouvons retourner à la cuisine !

NICOLE. — Ah ! non, vous n'allez pas commencer ! Je suis bien décidée à m'amuser et Marie-Josèphe aussi !

MARIE-JOSÈPHE, *très dégagée.* — Quelle est la boîte à la mode, en ce moment ?

NICOLE. — Voilà une excellente idée ! Après le dîner, nous irons danser !

CHRISTIAN. — Parce que vous êtes décidées à faire la bombe ?

NICOLE. — C'est l'occasion ou jamais ! Toi qui te plaignais de ne pas avoir d'amis ! Eh bien, voilà. Nous sommes là, tous les quatre, de la même génération. Deux couples bien assortis... Nous avons les mêmes goûts, nous sommes du même milieu... est-ce que ce n'est pas formidable ?

ALEXANDRE, *sinistre.* — Formidable !

CHRISTIAN. — Et Yolande et Max...

NICOLE. — Quoi, Yolande et Max ?

CHRISTIAN. — Si on leur téléphonait ?

MARIE-JOSÈPHE. — C'est ça ! Plus on est de fous, plus on rit !

ALEXANDRE. — Les pauvres, on les a laissés en carafe. Moi, j'ai des remords.

NICOLE. — Ah ! ça, non ! L'atmosphère y est ! Deux personnes de plus, et ça flanque tout par terre.

ALEXANDRE. — Samedi dernier il n'y en avait que pour eux. C'était à la vie, à la mort !

NICOLE. — Ça l'est toujours ! Il leur arriverait quelque chose, je serais la première à me précipiter ! Mais ce soir, non ! Qu'est-ce que tu veux,

non ! L'amitié, c'est comme l'amour : des coups de foudre, des trahisons...

CHRISTIAN. — Sur ces bonnes paroles, allons à table !

NICOLE. — C'est ça ! à table !

CHRISTIAN. — Passez, Marie-Josèphe.

NICOLE, *derrière, à Alexandre.* — Et toi, promets-moi d'être aimable avec elle...

ALEXANDRE, *avec un gros soupir.* — Ce sera bien pour te faire plaisir !

RIDEAU

ACTE II

Quatre mois plus tard. Même décor. C'est le soir. Les lampes sont allumées. Chaude atmosphère d'intimité. Nicole en déshabillé confortable et Christian en tenue d'intérieur : pantalon de flanelle, sweater, chemise ouverte. Nicole est allongée sur le divan en train de compulser un gros livre à la couverture bariolée, pendant que Christian téléphone.

CHRISTIAN, *au téléphone.* — « Allô ? Les abonnés absents ?... Ici, Jasmin 28-42. Voulez-vous prendre toutes les communications jusqu'à lundi matin... Non, aucun message particulier. Merci ! » *(Il raccroche.)* Comme ça nous aurons la paix !

NICOLE. — Un vrai samedi ! Enfin !

CHRISTIAN. — Et un vrai dimanche ! Deux grands jours de vacances ! Pas de téléphone, pas de courrier, pas de femme de ménage...

NICOLE. — Pas de femme de ménage ?

CHRISTIAN. — Tu sais bien qu'elle ne vient jamais pendant le week-end !

NICOLE. — Ah !... Ça encore, je l'aurais supportée, la femme de ménage !

CHRISTIAN. — Je la remplacerai. Madame sera servie comme d'habitude !

NICOLE. — Ah ! non, mon chéri, tu ne vas pas te mettre à faire le ménage ! Pas de rangements de placards ni de parquets à cirer ! Chez toi, c'est un vice. Je m'en souviendrai du jour de Noël que tu as passé à lessiver le plafond de la cuisine !

CHRISTIAN. — Rien de tout cela, c'est promis ! La vaisselle s'entassera sur l'évier, nous ne ferons pas le lit et j'en profiterai pour ne pas me raser...

NICOLE. — Nous vivrons dans une auge ! Ce sera merveilleux !

CHRISTIAN. — On va se faire de bons petits plats !...

NICOLE. — Demain je resterai couchée jusqu'à midi... puis j'écouterai la retransmission du match de rugby...

CHRISTIAN. — Ça, je t'en supplie, Nicole, pas de match de rugby ! Ou alors j'en profite pour repeindre le tuyau de la chaudière !

NICOLE. — Bon, pas de match de rugby... les concerts Colonne ! Je ne suis pas contrariante, moi ! Pourvu qu'on soit là, tous les deux, bien popote...

CHRISTIAN. — Comme deux concierges !

NICOLE. — Dehors il peut venter, neiger...

CHRISTIAN. — Au mois de juin, c'est peu probable !

NICOLE. — Le monde peut crouler ! On s'en f... et on s'en contre-f... !

CHRISTIAN. — Yolande ne s'est pas manifestée ?

NICOLE. — Non, imagine-toi ! Elle boude !

CHRISTIAN. — Toujours ?

NICOLE. — Oui. Avec elle, ça dure ! Ne nous en plaignons pas.

CHRISTIAN. — Vous êtes pourtant réconciliées ?

NICOLE. — Mais nous n'avons jamais été fâchées !

CHRISTIAN. — Enfin, c'est incontestable, nous nous voyons de moins en moins. Rappelle-toi nos petits dîners du samedi, cet hiver...

NICOLE. — Crois-tu ! Ce que nous pouvions nous compliquer la vie ! C'est bien simple, je sortais de la maison de couture, titubante de fatigue, pour rentrer en toute hâte préparer des sandwiches et on trouvait ça tout naturel ! J'ai mis le temps à comprendre. On finit par devenir égoïste, que veux-tu ! Mais ce sont les gens !

CHRISTIAN. — Méfions-nous quand même de ne pas perdre de bons amis, qui ont leurs travers, comme tout le monde, mais qui sont sûrs.

NICOLE, *elle hausse les épaules.* — Perdre ? Tu penses que je la connais, ma Yolande ! Quand elle en aura assez, elle reviendra. Ces grands airs d'indépendance, c'est ce qu'elle appelle « marquer le coup ».

CHRISTIAN. — Quel coup ?

NICOLE. — Est-ce que je sais ? Je ne lui téléphone pas un matin, elle marque le coup. Je refuse de l'accompagner à un bridge qui m'assomme, elle marque le coup. Je donne l'adresse de son bottier à Marie-Josèphe, elle marque le coup ! Et tout ça à un tel rythme qu'on finit par ne plus savoir pourquoi ! Et elle non plus, d'ailleurs ! Mais tout de même ! Elle continue à marquer le coup !... Eh bien, moi aussi, je lui marque le coup !

CHRISTIAN. — En quoi ça consiste ?

NICOLE. — A faire comme elle ! A prendre des airs détachés ! La seule différence, c'est que, chez moi, ça vient tout naturellement !

CHRISTIAN. — Le départ en voyage de noces d'Alexandre et Marie-Josèphe aurait dû arranger les choses, provisoirement tout au moins.

NICOLE. — Elle est beaucoup plus compliquée que ça, Yolande. Si je la voyais davantage, elle dirait que c'est justement parce que Marie-Josèphe est absente et que je n'ai personne d'autre à voir.

CHRISTIAN. — Il n'y a pas de doute. C'est cette amitié nouvelle avec Marie-Josèphe qui lui porte ombrage.

NICOLE. — Amitié nouvelle ? D'abord ce n'est pas avec Marie-Josèphe. C'est avec la femme d'Alexandre ! Et Alexandre et moi... tu m'excuseras, mais Yolande passe après !

CHRISTIAN. — Oh ! ça, je sais ! Alexandre et toi !...

NICOLE. — La barbe, Christian ! Plus de réflexions de ce genre ! J'ai marié Marie-Josèphe à Alexandre pour que tu me fiches la paix !

CHRISTIAN. — Oh ! un peu aussi parce que tu faisais leur bonheur, non ?

NICOLE, *méfiante.* — Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

CHRISTIAN. — Ça t'amuse de faire le bonheur des gens, hein ? C'est ton sport favori, c'est ton vice... comme moi de lessiver le plafond de la cuisine ! Il y a quatre mois, un samedi soir justement, tu arrangeais dans cette même pièce une rencontre entre une jeune fille bien élevée, un peu ennuyeuse et richement dotée et une sorte d'ours mal léché que tu mènes par le bout du nez. Ils se voient. Ils ne se plaisent pas. Bon. Cela ne te décourage pas. Au contraire. Deux mois d'efforts, nous ne voyons plus qu'eux, on ne jure plus que par Marie-Josèphe et Alexandre. Ils y mettent très peu du leur et toi, beaucoup du tien : victoire, ils se fiancent, et ouf ! ils se marient ! Ça ne s'appelle pas faire le bonheur des gens, ça ?

NICOLE. — En douterais-tu, Christian ?

CHRISTIAN. — Oui. On ne force pas les choses. Admets que je souhaite être dans l'erreur. Mais enfin, à première vue, ils ne sont vraiment pas faits pour aller ensemble.

NICOLE. — Tu mêles à tout une sentimentalité !

CHRISTIAN. — Pas à tout. Au mariage !

NICOLE. — Je suis là ! Je n'ai pas l'intention de les abandonner ! Ah ! s'ils étaient livrés à eux-mêmes...

CHRISTIAN. — Pour le moment, ils le sont ! Tu ne t'inquiètes pas de leur silence !

NICOLE. — Non. *(Avec un geste vague :)* Aux Baléares...

CHRISTIAN. — Il y a une poste aux Baléares, non ? Il y a des marchands de cartes postales aux Baléares ?

NICOLE. — Des cartes postales ! Tu es d'un commun, quelquefois !

CHRISTIAN. — J'adore les cartes postales !

NICOLE. — Moi aussi, naturellement, sur un paravent ! Mais pas pour s'écrire, pas pour s'envoyer des nouvelles !

CHRISTIAN. — Quand rentrent-ils ?

NICOLE. — Bientôt. D'un jour à l'autre. J'attends un télégramme. Tu penses bien que je serai la première avertie. Alexandre viendra tout me raconter sur-le-champ.

CHRISTIAN. — Tout ? Nicole !...

NICOLE. — Evidemment pas ça ! C'est bien le dernier de mes soucis ! Ce que les gens peuvent être bêtes dès qu'il s'agit de voyage de noces ! Ils ne voient qu'une chose !

CHRISTIAN. — C'est pour « cette chose », comme tu dis, qu'on part en voyage de noces !

NICOLE. — Il faut avoir du temps à perdre. La preuve...

CHRISTIAN. — Quelle preuve ?

NICOLE. — Nous ! Et pour une bonne raison ! C'est que ça s'était passé avant.

CHRISTIAN. — Je t'en prie, Nicole !

NICOLE. — Tu as honte d'avoir été mon amant avant d'être mon mari ?

CHRISTIAN. — Je trouve que c'est inutile de le crier sur les toits !

NICOLE. — Quels toits ? Nous sommes entre quatre-z-yeux... Et puis, le jour où tu m'as épousée, tu n'avais pas la prétention d'être vierge ?

CHRISTIAN. — Non. Mais j'avais la prétention que toi, tu le soies !

NICOLE. — Ose dire que je ne l'étais pas !

CHRISTIAN. — Désolé, mais tu ne l'étais pas !

NICOLE, *outrée.* — Oh !

CHRISTIAN, *logique.* — ... Puisque tu m'avais déjà comme amant !

NICOLE. — Oui... Enfin... Nous n'allons pas ergoter pendant des heures sur...

CHRISTIAN. — Sur quoi ?

NICOLE. — Sur rien du tout ! Tu m'énerves. J'ai faim.

CHRISTIAN, *tendrement.* — Tu es une cruche ! Qu'est-ce que tu veux manger ?

NICOLE, *précise.* — Du schiboulick aux poivrons sauce rouge.

CHRISTIAN. — Hein ?

NICOLE. — C'est une spécialité turque... attends... j'ai fait une croix...

Elle compulse son gros livre.

CHRISTIAN. — Qu'est-ce que c'est que ce livre ?

NICOLE. — *La Bible des gourmets !* Douze cents pages. Une folie ! Je n'ai pas pu résister ! *(Elle lui montre le livre.)* Regarde ces planches en couleurs ! Comme c'est appétissant ! J'en ai l'eau à la bouche.

CHRISTIAN, *hésitant.* — Du schi...boulick ? Tu ne pouvais rien trouver de plus simple ?

NICOLE. — Voilà la recette ! Un enfant de cinq ans pourrait la faire ! Ecoute ! *(Elle lit :)* « Vous faites un hachis avec 150 grammes de bœuf (faux-filet de préférence) et 150 grammes de chair à saucisse. A défaut de chair à saucisse, de la mie de pain trempée dans du lait et un œuf. »

CHRISTIAN. — Nous n'avons rien de tout cela !

NICOLE. — Il reste bien du bifteck du déjeuner ?

CHRISTIAN. — Il est cuit !

NICOLE. — Et alors ? C'est toujours du bœuf ! Si tu t'arrêtes à ces détails.

CHRISTIAN. — Et la chair à saucisse ?

NICOLE. — Nous n'en avons pas. Tant pis ! Tu penses bien que ce n'est pas à cette heure-là que je vais t'envoyer chez le charcutier ! Suivons le livre : un œuf et de la mie de pain !

CHRISTIAN, *qui lui a pris le livre des mains, continue à lire.* — « Ajoutez trois gousses d'ail finement coupées... » *(Petit sifflement.)* Ça doit bien relever !

NICOLE. — Forcément ! La cuisine orientale ! Quelle importance ? Nous sommes seuls...

CHRISTIAN, *qui continue.* — « Fines herbes : ciboulette, estragon, cerfeuil... »

NICOLE. — Où est-ce que ça se trouve, tout ça ? En Turquie ?

CHRISTIAN. — Non. Chez le marchand de légumes !

NICOLE. — Tiens !... Eh ! bien, en fait de fines herbes, on mettra un brin de persil. Ça suffira. Jusqu'à présent, tout va très bien. La suite...

CHRISTIAN, *à mi-voix, sautant d'une phrase à l'autre.* — « Formez les boulettes... Mmmm... M... bon... jetez dans l'huile bouillante... », suivent les détails de cuisson...

NICOLE. — Ça, c'est ton affaire ! Passons, passons ! Ne t'inquiète pas pour les poivrons. J'en ai une boîte. Crois-tu, quelle chance ! Je ne sais d'ailleurs pas comment elle est venue dans cette maison. Je n'ai jamais acheté une boîte de poivrons de ma vie ! Ce doit être quand nous avons fait ce pique-

nique à Chantilly. Mon thermos a disparu et par contre, j'ai hérité d'une boîte de poivrons. Ça, ils n'ont pas perdu au change ! Enfin, c'est l'occasion ou jamais de s'en servir !

CHRISTIAN, *continuant à lire.* — « ... Nappez le tout de sauce rouge. »

NICOLE. — Mmmm...... ! Je sens qu'on va se régaler !

CHRISTIAN, *hésitant.* — La sauce rouge...

NICOLE. — Oui ! La sauce rouge ! C'est le meilleur !

CHRISTIAN. — Tu sais la faire, toi ?

NICOLE. — Donne-moi ce livre ! *(Elle lit.)* « Se reporter page 508. » Tu n'es pas capable de te reporter page 508 ? Ah !... *(Elle lit.)* « Sauce rouge : faire réduire dix kilos de tomates pendant cinq heures ». Ils exagèrent ! C'est vraiment pour embêter le monde ! « On mélange à un fond de sauce Chanoinesse... »

CHRISTIAN, *lisant par-dessus l'épaule de Nicole.* — « Sauce Chanoinesse. Se reporter page 320. » C'est une partie de cache-cache... Je continue ?

NICOLE, *sinistre.* — Oui. Continue ! J'aimerais assez savoir jusqu'où ils vont pousser la plaisanterie !

CHRISTIAN, *lisant.* — « La sauce Chanoinesse est une des sauces les plus délicates à réussir et demande un tour de main quasi professionnel. Prenez un jambon frais d'au moins trois kilos et faites-le bouillir dans une marmite... »

NICOLE, *furieuse, elle arrache le livre des mains de Christian et le jette sur le divan.* — Il m'a eue, le libraire ! Dès lundi, je la lui rapporte... sa *Bible des gourmets*...

CHRISTIAN. — Tu veux des œufs au jambon ?

NICOLE. — Ah ! Je t'en prie. Ne me parle pas de cuisine. J'ai mal au cœur !

CHRISTIAN. — Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

NICOLE. — Qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on fait ? Tu t'ennuies... déjà ?

CHRISTIAN. — Je ne m'ennuie jamais, mais j'aime avoir les mains occupées !

NICOLE. — Prends un tricot ! Ce sera complet !... Tiens ! Viens donc me masser le cou puisque tu veux absolument te rendre utile ! Ça me détendra.

CHRISTIAN. — Installons-nous bien ! *(Il s'assied sur le divan. Nicole ramène ses cheveux sur sa tête, qu'elle pose sur les genoux de Christian.)* Et ne fais pas l'idiote comme la dernière fois !

Il commence à la masser.

NICOLE. — Ce n'est pas de ma faute ! Au début ça me chatouille !... *(Elle pousse des petits cris.)* Tu hésites ! Vas-y franchement ! Là, voilà... Oh ! ce que j'aime ça !

CHRISTIAN. — Laisse-toi aller complètement... Ne pense à rien...

Un silence.

NICOLE. — Dis donc, Christian... quel jour avons-nous dîné chez les Monod, déjà ?

CHRISTIAN. — Euh... attends... ça fera mardi quinze jours...

NICOLE. — Ah ! Deux semaines ! C'est la veille de ce dîner que j'ai reçu le dernier mot d'Alexandre... Ça fait donc deux semaines sans nouvelles...

CHRISTIAN. — Et alors ?

NICOLE. — Rien...

Un silence. Nicole commence à rire.

CHRISTIAN. — Qu'est-ce qui te fait rire ?

NICOLE. — Au fond, ce qu'il doit s'embêter, Alexandre !

CHRISTIAN. — Encore celui-là !

NICOLE. — Il ne profite des choses que quand je les fais en même temps que lui ! *(Christian s'arrête de la masser.)* Continue, voyons ! *(Elle se retourne.)* Eh bien, Christian ?

CHRISTIAN. — Je te regarde... je n'ai pas le droit de te regarder, non ? Tu as la peau douce... tu sens bon... tu me plais !

NICOLE. — J'espère, oui ! Continue.

CHRISTIAN. — Une minute !

Il la prend dans ses bras et l'embrasse sur la bouche.

NICOLE. — Il y a des moments, Christian, je t'assure, tu me fais peur ! On se demande si tu es vraiment normal !

CHRISTIAN. — Tu viens dans la chambre, dis ?

NICOLE. — Oh ! celui-là ! Il faut toujours qu'il fasse quelque chose ! On est là, bien tranquilles... Allez ! Pas d'histoires ! Pour le moment, tu me masses !

CHRISTIAN. — Merci ! Je te remercie ! Tu es d'un égoïsme ! L'autre soir, en rentrant du cinéma, je tombais de sommeil. Je n'en avais aucune envie ! Eh bien, pourtant...

NICOLE. — Dis tout de suite que ça a été une corvée !

CHRISTIAN. — C'est vrai, ça ! Tu te vautres sur moi ! Tu te fais masser, et après tu t'étonnes ! Je ne suis pas en bois !

NICOLE. — Bon, bon, mon ami, bon ! Puisqu'il n'y a pas moyen d'avoir la paix, autant en finir tout de suite !

CHRISTIAN. — Si cela te coûte tant... Ah ! le bon petit samedi ! Pas de dîner, pas de... Rien, ce qui s'appelle rien !

NICOLE. — Tu ne comprends pas, mon Criquet ! Quand je fais les choses, moi, je les fais bien !

CHRISTIAN. — Tout à fait d'accord !

NICOLE. — Tu es là, et, tout d'un coup, sans crier gare, tu me presses, tu me bouscules... tu sais pourtant comme je suis sentimentale !

CHRISTIAN, *les yeux au ciel.* — Oh ! oui... Bon. Alors, qu'est-ce qu'on décide ?

NICOLE. — Grand fou, va... Éteins toutes les lumières !...

CHRISTIAN. — Ici ?

NICOLE, *affirmative.* — Mmm... Mmm... *(Christian éteint les lumières, sauf une petite lampe à éclairage tamisé. Il retire son sweater, vient s'allonger auprès de Nicole et l'enlace.)* Mon Criquet... *(Sonnerie à la porte d'entrée. Le carillon de Yolande. Nicole et Christian se redressent. Ils écoutent, pétrifiés. Un silence. Nicole, misérable :)* ... Yolande et Max !

CHRISTIAN. — Ah ! les vaches ! Tu ne pouvais pas te brouiller une bonne fois avec eux pendant que tu y étais ?

NICOLE. — Si j'avais pu prévoir ça !

CHRISTIAN. — N'ouvre pas ou je fais un malheur !

Nouvelle sonnerie.

NICOLE. — Oh ! cette manie de s'annoncer !

CHRISTIAN. — S'ils sonnaient comme tout le monde, encore ! Mais non ! Là on sait que c'est eux ! On n'a même pas la mauvaise surprise !

NICOLE. — Admets qu'on ne peut pas leur en vouloir. Yolande fait le premier pas. C'est un bon mouvement...

CHRISTIAN. — Je m'en f... ! Ne bouge pas. Faisons les morts.

NICOLE. — D'une façon ou d'une autre, elle saura que nous étions là. Et ça, elle ne nous le pardonnera pas !

CHRISTIAN. — Bon. Alors, va lui ouvrir, puisque tu en as envie !

NICOLE. — Tu sais très bien que je n'en ai pas plus envie que toi, mais...

CHRISTIAN. — De toute façon, maintenant, c'est foutu !

Nouvelle sonnerie.

NICOLE. — Oh ! tu vois bien qu'elle sait que nous sommes là ! Voilà ! J'arrive ! On y va...

Elle se dirige vers la porte d'entrée. Christian rallume les lampes. Il remet de l'ordre sur le divan. Bruit de voix. Rapide conciliabule entre Nicole et Yolande. Cette dernière entre en trombe et traverse la scène.

YOLANDE, *au passage, à Christian.* — Bonjour, vous ! Excusez-moi, je...

Elle ouvre la porte de la chambre et disparaît. Nicole revient lentement vers Christian abasourdi.

CHRISTIAN. — Qu'est-ce qui lui prend ? Où va-t-elle ?

NICOLE, *explosant, à mi-voix.* — Dans la salle de bains ! Ça l'a prise comme ça, tout d'un coup ! Elle passait dans le quartier ! Alors, ce qu'elle a trouvé de plus simple, c'est de monter ici, chez nous !

CHRISTIAN, *malade de rire.* — Un bon mouvement !... Le premier pas !...

NICOLE. — Je ne suis pas dupe, tu sais ! Orgueilleuse comme elle est, c'est le seul prétexte qu'elle aura trouvé !

CHRISTIAN. — Il est élégant !... Et il a l'avantage de vous remettre tout de suite sur le plan de l'intimité !

NICOLE. — Je suis sûre qu'elle en profite pour tripoter ma houpette à poudre et mon nouveau parfum...

CHRISTIAN. — Tais-toi ! La voilà !

Yolande revient.

YOLANDE, *dégagée.* — Alors, qu'est-ce que vous devenez, tous les deux, depuis le temps ?...

CHRISTIAN. — Toujours le même petit train-train...

YOLANDE. — Ah ! On peut dire que vous nous avez bien laissé tomber...

NICOLE. — Je pourrais te renvoyer la balle, ma chère !

YOLANDE. — Ce n'était pas un reproche ! De toute façon, je n'aurais pas eu le temps de te voir ! Nous sortons tous les soirs. C'est d'un ennui, ces dîners, ces coktails... Avec Max, nous nous étonnions de ne jamais vous avoir rencontrés...

NICOLE. — Oh ! Nous ne fréquentons pas du tout les même gens !

YOLANDE. — A propos, j'ai vu ta dernière collection. Ne te formalise pas : je la trouve grotesque.

NICOLE. — Voilà qui me soulage. Nous ne faisons de prix pour personne, et j'aurais été contrariée d'avoir à te refuser !

CHRISTIAN. — Vous prendrez bien quelque chose, Yolande ?

YOLANDE. — Merci, Christian. Je m'en vais tout de suite.

Elle s'installe dans un fauteuil.

NICOLE. — Alors, tu n'aurais pas dû prendre ce fauteuil. Une fois qu'on est dedans, on ne peut plus s'en relever !

YOLANDE. — Regarde-moi, Nicole. Est-ce la lumière ? Il me semble que tu as changé de fond de teint ?

NICOLE. — Tu sais bien que je n'en mets jamais !

YOLANDE. — Alors, mon chou, c'est ton foie ! Tu as le teint affreusement brouillé !

NICOLE. — Par contre, toi, tu éclates de santé. Un vrai Rubens !

YOLANDE. — Moi ? Je flotte dans toutes mes robes ! Une nouvelle masseuse qui m'a fait perdre quatre kilos : Kiki Cohen.

NICOLE. — Qui ?

YOLANDE. — Une M^me^ Cohen dont le prénom est Kiki. Kiki Cohen, masseuse. Je t'ai même pris rendez-vous chez elle à tout hasard, pour la semaine prochaine.

NICOLE. — Pourquoi m'as-tu pris rendez-vous ?

YOLANDE. — Pour des massages, pardi ! Elle me fait en ce moment un traitement contre la cellulite, je ne te dis que ça... Aïe...

NICOLE. — Tu es bien bonne, mais je n'ai pas de cellulite !

YOLANDE. — Que tu crois ! Et si ce n'est pas pour la cellulite, ce sera pour autre chose ! Avec toi, tu sais, elle aura du pain sur la planche.

NICOLE. — La planche, c'est moi ?

YOLANDE. — Kiki est prestigieuse. Elle enlève les formes là où il y en a trop et elle en rajoute où il n'y en a pas assez... C'est une artiste ! Je t'assure qu'à Vienne, c'était un nom !

NICOLE. — Je regrette, mais tu me décommanderas !

YOLANDE. — Il n'y a pas une femme qui ait fait cet affront à Kiki Cohen ! Je paierai... très cher, le rendez-vous !

Christian, à pas de loup, gagne la porte de la chambre.

NICOLE. — Eh bien, Christian, où vas-tu ?

CHRISTIAN. — Je vois que vous êtes heureuses de vous retrouver et je suis sûr que vous avez des tas de choses à vous dire... Moi, je vais prendre un bain !

NICOLE. — Ne reste pas trop longtemps dans l'eau. C'est très mauvais !

CHRISTIAN, *à Yolande.* — Amitiés à Max !

YOLANDE. — C'est ça. Bon bain ! *(S'adressant à Nicole :)* Comment vont nos jeunes mariés ?

NICOLE. — Aussi bien que possible. Du moins, si tu veux parler d'Alexandre et de Marie-Josèphe.

YOLANDE. — De qui parlerait-on d'autre ? Il n'y a qu'eux.

NICOLE. — J'ai reçu une longue lettre ce matin... Je me félicite de les avoir envoyés aux Baléares. Ils sont ravis. Ils se baignent nus dans des criques où fourmille la langouste...

YOLANDE. — Oh ! ce doit être exquis...

NICOLE. — Enfin, je veux dire que le site est d'une sauvagerie grandiose.

YOLANDE. — Il ne doit pas y avoir un chat en ce moment ?

NICOLE. — Oh ! évidemment ! Ce n'est pas un endroit pour toi et Max ! Vous vous ennuyez tellement l'un en face de l'autre !

YOLANDE. — Pas quand nous nous sommes mariés !... Et puis, c'est notre affaire !

NICOLE. — Pour ce qui est d'Alexandre et de Marie-Josèphe, ils ont été adorables pour moi. Chaque jour, c'était une lettre, un panier de fleurs, un souvenir... Ah ! je t'assure que tout ce que j'ai fait pour eux, ils ne l'oublient pas !

YOLANDE. — Tu as de la chance. C'est si rare, la reconnaissance !

NICOLE. — D'autant plus que je ne la recherchais pas ! J'ai voulu leur bonheur. Voilà tout.

YOLANDE. — Mais naturellement !

NICOLE. — Je dois dire que je me suis donné beaucoup de mal. Parce que non seulement je leur ai déniché un appartement (donné, entre parenthèses ; une reprise dérisoire !) mais c'est moi qui ai fait toute l'installation pendant leur absence.

YOLANDE. — Ils sont contents ?

NICOLE. — Ils le seront. Laisse-leur le temps d'arriver !

YOLANDE. — Arriver d'où ?

NICOLE. — Des Baléares ! Je viens de te dire que...

YOLANDE. — Comment, Nicole, tu ne sais pas qu'Alexandre et Marie-Josèphe sont de retour ?

NICOLE. — Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es complètement folle ?

YOLANDE, *qui jubile.* — Ça alors ! Si je m'attendais à t'apprendre cette nouvelle ! Quelle gaffe !

NICOLE. — Tu es trop bête, tiens ! Qu'est-ce qui peut bien te faire croire qu'Alexandre et Marie-Josèphe sont rentrés ?

YOLANDE. — De l'autobus, en passant tout à l'heure, j'ai vu de la lumière chez eux.

NICOLE. — Au troisième ?

YOLANDE. — Oui. Au troisième.

NICOLE. — Sûrement pas.

YOLANDE. — Enfin je sais compter jusqu'à trois !

NICOLE. — Ne discute pas, c'est impossible !

YOLANDE. — J'ai vu des ombres. J'ai reconnu la silhouette d'Alexandre !

NICOLE. — Eh bien, tu as eu le temps d'en voir, des choses, de l'autobus.

YOLANDE. — Enfin, Nicole, ne m'eng... pas ! Je ne cherche pas le moins du monde à t'être désagréable. Je t'apprends seulement tout à fait par hasard que tes grands amis sont de retour à Paris depuis peut-être plusieurs jours et qu'ils n'ont pas éprouvé le besoin de te donner signe de vie !

NICOLE. — Et moi je te réponds que ta malveillance naturelle te pousse à des inventions absurdes.

YOLANDE. — Bon, bon. Je ne dis plus rien. *(Un silence pendant lequel elle rassemble son sac et ses gants.)* Téléphone-leur ! On verra bien !

NICOLE, *hésitant un instant.* — Et quand bien même seraient-ils rentrés hier soir ou ce matin ? Ils sont libres ! Je ne tyrannise pas mes amis, moi !

YOLANDE. — Alors, tu conviens qu'ils sont rentrés ?

NICOLE. — Je ne conviens de rien du tout ! *(Elle va droit à Yolande et lui parle avec rudesse.)* Qu'est-ce que tu veux prouver, Yolande ? Quelle est ton idée ? Tu as une arrière-pensée, ne prétends pas le contraire !

YOLANDE, *innocente.* — Moi ?

NICOLE. — Tu es jalouse, Yolande. Et par les procédés les plus enfantins, tu cherches à me persuader que mes amis se moquent de moi et que tu es la seule, la fidèle, l'Unique.

YOLANDE. — C'est vrai. *(Elle renifle.)* Tu t'en rendras compte un jour. *(Elle fond en larmes.)* Et ça ne saurait tarder.

NICOLE. — Ne pleure pas, Yolande. Je t'en supplie, ne pleure pas !

YOLANDE. — Je venais ici, bon enfant, prête à tout oublier...

NICOLE. — Oublier quoi ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

YOLANDE. — Tu m'as traitée par-dessus la jambe, voilà ce que tu m'as fait ! Max en était révolté ! Pour les coups durs, tu sais nous trouver. Mais dès que tu t'entiches de nouveaux venus, nous n'existons plus. On nous balaie... de la crotte !

NICOLE. — Les grands mots, tout de suite !

YOLANDE. — Tu as toujours été comme ça ! Rappelle-toi nos vacances au cap d'Antibes. Tous les affronts qne nous avons pu subir ! Et cette soirée de gala au Palm-Beach ! Quand je pense qu'au milieu du dîner vous êtes allés vous joindre à ces Anglais qui avaient un yacht et que vous nous avez plantés là, Max et moi, seuls à table, comme deux idiots !

NICOLE. — Oh ! tu dramatises tout ! Moi je fais les choses comme ça, sans penser à mal ! Peut-être suis-je inconsciente quelquefois, mais ce n'est jamais de la méchanceté ! Il faut m'aimer comme je suis !

YOLANDE. — Cette fois-ci tu as passé les bornes ! Si encore tu m'avais, mettons négligée, pour des amis qui en valent la peine, je t'en aurais moins voulu ! Mais te voir te galvauder ainsi, cela me fait doublement de chagrin. Pour toi et pour moi !

NICOLE. — A t'entendre, on croirait vraiment que j'ai rencontré Alexandre avant-hier !

YOLANDE. — Alexandre ! Alexandre ! Je n'en veux pas à Alexandre ! Est-ce que j'ai jamais eu un mot avec Alexandre quand nous sortions tous quatre... chaque samedi ?

NICOLE. — Alors, Marie-Josèphe ? Ne me dis pas que tu attaches de l'importance à cette petite...

YOLANDE. — Je ne lui en attache aucune. C'est toi qui lui en attaches !

NICOLE. — Tu ne comprends rien ! J'essaie de la former, par affection pour Alexandre. Et au lieu de m'aider, tu sèmes la zizanie !

YOLANDE. — Remarque bien, je les trouve très gentils, Marie-Josèphe et Alexandre... quoique cette façon de rentrer sans crier gare, c'est un peu violent ! Toi qui t'es mise en dix...

NICOLE. — Si tu n'en veux ni à Alexandre ni à Marie-Josèphe, tout est pour le mieux !

YOLANDE. — Ça va dépendre de toi et de ton attitude. Ne recommence pas à faire bande à part. Moi, s'il y a une chose que je ne supporte pas, c'est d'être en dehors !

NICOLE. — En dehors de quoi ?

YOLANDE. — En dehors tout court !

Coup de sonnette.

NICOLE. — Tu as donné rendez-vous à Max ?

YOLANDE. — Mais non, puisque je ne savais pas que je viendrais chez toi !

NICOLE. — Ah ! oui, c'est vrai ! « Nécessité n'a pas de loi » !

YOLANDE. — Le bon Dieu fait bien les choses ! Quand je pense que si je n'avais pas bu six tasses de thé, nous serions restées en froid !

NICOLE. — C'est un coup de sonnette que je connais. Mais qui ?

YOLANDE. — Le meilleur moyen de savoir, c'est d'aller ouvrir. *(Elle se précipite et revient, précédant Alexandre en smoking).* C'était bien au troisième !

ALEXANDRE. — Ma Nicole ! Ce que je suis content de te revoir !

Il va vers elle pour l'embrasser.

NICOLE, *mi-figue, mi-raisin.* — Te voilà, toi ! *(Au moment où il va l'embrasser, elle l'arrête :)* On s'embrasse ?

ALEXANDRE. — Ben alors ! Qu'est-ce qu'il y a de changé ?

NICOLE. — Toi, peut-être !

ALEXANDRE. — Pourquoi dis-tu ça ? Je savais bien que tu serais furieuse parce que je ne t'ai pas écrit. Mais ça prouve que je suis toujours le même, non ?

YOLANDE, *abusant de la situation.* — Tu ne vas pas lui en vouloir, Nicole ! Des amoureux en voyage de noces, ça ne pense qu'à soi, et c'est normal ! Tu ne t'attendais tout de même pas à recevoir chaque jour de longues lettres, des paniers de fleurs, des souvenirs...

NICOLE, *lui lançant un œil mauvais.* — Ça va, toi !

YOLANDE. — Et puis les Baléares !... les bains nus dans les criques où fourmille la langouste...

NICOLE. — Oui, Yolande, oui... j'ai compris !

ALEXANDRE. — Pas moi ! *(Il rit.)* Chère Yolande, toujours originale ! Vous avez une de ces mines... Ça a l'air d'aller, la santé ?

Yolande se décompose.

NICOLE. — Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de ta visite en grande tenue ?

ALEXANDRE. — Je passe en coup de vent, tu sais. Nous avons un dîner dans le quartier, chez les Lapointe.

NICOLE. — Connais pas.

ALEXANDRE. — C'est vrai ! Ce sont des amis de Marie-Josèphe... Alors, tu vois, je n'ai pas pu résister et je suis monté !

NICOLE. — C'est très gentil. Et ta femme ?

ALEXANDRE. — Oh ! ma femme ! Comme tu dis ça !

NICOLE. — Comment veux-tu que je l'appelle ? C'est ta femme, non ?

ALEXANDRE. — Dis Marie-Josèphe, comme toujours.

NICOLE. — Toutes ces nuances, tu sais, moi... Où est-elle ?

ALEXANDRE, *un peu embarrassé.* — En bas, dans la voiture. Elle s'excuse, mais nous sommes déjà en retard et elle a dit que si elle montait il y en aurait pour trois heures... Elle préfère venir te voir spécialement et te faire une longue visite...

NICOLE. — Qu'elle vienne quand elle aura le temps.

ALEXANDRE. — Et Christian, il va bien ? Il est à la cuisine ?

NICOLE. — Non, dans son bain. Et... depuis quand êtes-vous rentrés ?

ALEXANDRE. — Je n'ose pas te le dire... Avant-hier soir ! Ça n'a pas l'air très chic, mais tu peux me croire, je n'ai pas eu une minute !

YOLANDE. — Il y a le téléphone !

ALEXANDRE. — Nicole sait bien que le téléphone et moi... Et puis j'avais tant de choses à lui dire !

NICOLE. — Vraiment ? Eh ! bien, dis-les...

ALEXANDRE. — D'abord pour l'appartement. Tu as dû te donner beaucoup de mal. C'est très avancé...

NICOLE. — Pour ainsi dire terminé... Si j'avais su que vous rentriez si tôt, j'aurais activé les peintres.

ALEXANDRE. — Ne t'inquiète pas. Nous campons dans une chambre.

NICOLE. — Et la cuisine ? Il n'y a pas de fourneau ?

ALEXANDRE. — Je ne sais pas comment Marie-Josèphe s'arrange, elle fait tout sur un petit réchaud à alcool. Et je t'assure, des plats compliqués !

YOLANDE. — Ce que c'est tout de même que d'avoir été cheftaine !

ALEXANDRE. — On va arranger un petit pique-nique ces jours-ci, très vite.

NICOLE. — N'impose surtout pas ce travail à ta femme. Je sais trop le mal que cela donne !

ALEXANDRE. — Mais non ! Avec Marie-Josèphe tout est fait sans qu'on s'en aperçoive. Je ne le dis pas parce que c'est ma femme, mais c'est une maîtresse de maison parfaite.

NICOLE. — Qu'il est drôle ! Vous êtes arrivés avant-hier... ne te vante pas trop !

ALEXANDRE. — Tu ne sais pas ? Elle a déjà défait tous les bagages. Et si tu voyais ses placards... pardon ! quel ordre !

NICOLE. — Eh ! bien, je n'aurai plus à m'occuper de tes costumes. Tu vois, mon petit Alexandre, que la province a du bon !

YOLANDE. — J'ai entendu un klaxon ! Ce n'est pas Marie-Josèphe qui s'impatiente ?

NICOLE. — Il ne faut pas la faire attendre !

ALEXANDRE. — J'ai bien cinq minutes. Elle ne s'ennuie pas, avec la radio !

YOLANDE. — La radio ? C'est nouveau, ça !

ALEXANDRE. — Oui. Et la voiture aussi ! Une Delahaye.

NICOLE. — Peste ! Il est vrai qu'avec la dot de la petite Bonhomme, tu peux te le permettre. Et je suis la première à m'en réjouir ! Dis-moi, Yolande, tu n'avais pas un coup de téléphone à donner ?

YOLANDE. — Moi ? Non. *(Se reprenant :)* Ah ! si. C'est vrai ! A Max, pour qu'il passe me prendre.

Elle va au téléphone.

NICOLE. — Prends la communication dans ma chambre, tu seras plus tranquille.

YOLANDE. — J'en profiterai pour dire à Christian de sortir de son bain.

Elle sort.

NICOLE. — Eh bien, vois-tu, mon petit Alex, je n'arrive pas à me faire à l'idée que tu es marié !

ALEXANDRE. — J'en suis fou, tu sais !

NICOLE. — Ça, c'est imprévu !

ALEXANDRE. — N'est-ce pas ? Je me suis bien fait tirer l'oreille ! Je crois même que si je me suis enfin décidé au mariage, c'est pour que tu me

fiches la paix. Toi, tu voyais plus loin que nous tous. Tu avais compris que Marie-Josèphe et moi, nous étions faits pour aller ensemble.

NICOLE. — Je vous ai fait aller ensemble ! Tu es un enfant ! Oui, c'est moi qui t'ai jeté Marie-Josèphe dans les bras. Je pensais donc qu'elle te conviendrait. Et tu ne m'apprends rien lorsque tu me dis qu'elle est charmante. Mais ne te crois pas obligé maintenant de forcer le ton ni de jouer la grande passion... C'est un peu ridicule !

ALEXANDRE. — Je suis ridicule, je le sais ! Ce qui n'est pas ridicule, c'est mon amour pour elle.

NICOLE. — Ton attitude nouvelle est aussi excessive que celle que tu affectais lorsque je vous ai présentés l'un à l'autre. Modère-toi, toi ! Tu vas me dire que je suis une raseuse, mais étant donné la part que j'ai prise à votre union, j'estime que mon devoir est de te mettre en garde. Que vous vous aimiez, c'est parfait. Mais ton exaltation m'inquiète ! Elle ne peut que retomber et te donner de grandes déceptions. Comprends-moi bien : ce n'est pas Marie-Josèphe qui est en cause. Au contraire. Je l'ai choisie pour ses qualités d'ordre, de méthode — pour sa modération. Je comptais sur elle pour établir l'équilibre, le bonheur calme et sûr qu'il te faut...

ALEXANDRE. — Eh ! bien, ma chère, tu n'y es pas ! Comme tous les gens qu'on connaît trop bien, tu ne me connais pas du tout. Admets que je ne peux pas t'en vouloir : je m'ignorais moi-même. J'ai l'âme d'un Byron sous l'aspect d'un bon petit Français moyen !

NICOLE, *elle éclate de rire.* — Tu vois ! Comment veux-tu que je te prenne au sérieux ?

ALEXANDRE. — Dieu merci ! Nous n'allons pas parler sérieusement des choses sérieuses !

NICOLE. — Eh bien, non, mon petit vieux, je ne marche pas ! Que tu joues les grands passionnés, si ça t'amuse, je n'y vois pas d'inconvénient, mais tu ne m'empêcheras pas de rigoler doucement.

ALEXANDRE. — Mais, Nicole, ce que tu me dis là est très déplaisant !

NICOLE. — Je ne crois jamais t'avoir épargné ! Entre nous, on peut tout se dire.

ALEXANDRE. — Là, je ne suis plus seul en cause. Tu oublies Marie-Josèphe.

NICOLE. — Marie-Josèphe ! Il s'agissait bien de Marie-Josèphe quand... disons le mot, tu te mourais d'amour pour moi !

ALEXANDRE, *tombant des nues.* — Quoi ?

NICOLE. — Tu as oublié déjà ? Tu as la mémoire courte !

ALEXANDRE. — Sans vouloir te vexer, mes sentiments pour toi n'ont jamais été de la même nature que ceux que j'éprouve pour Marie-Josèphe.

NICOLE. — Il n'y a qu'une sorte d'amour !

ALEXANDRE. — C'est ce que je dis. Pour toi, ce n'était pas de l'amour !

NICOLE. — Alexandre ! Rappelle-toi, le jour même où je t'ai présenté Marie-Josèphe, notre conversation, sur ce divan...

ALEXANDRE. — Si je m'en souviens ! Tu étais obsédée par le dada de la psychanalyse et tu m'as démontré par A plus B que je n'étais pas amoureux de toi !

NICOLE. — Subitement, j'ai réalisé le danger qui te menaçait et j'ai décidé de limiter les dégâts ! J'ai joué le jeu, mais nous n'étions dupes ni l'un ni l'autre. Tu as compris qu'il n'y avait pas d'espoir, que je cherchais coûte que coûte à te sortir de ce mauvais pas et tu as facilité ma tâche ardue en décidant d'épouser Marie-Josèphe. Je t'en remercie !

Christian apparaît en peignoir de bain. Il s'essuie les cheveux avec une serviette.

CHRISTIAN. — Ce vieil Alexandre ! Il faut le voir pour y croire. Alors, les Baléares ?

ALEXANDRE. — On en revient, comme tu vois !

CHRISTIAN. — Et Marie-Josèphe ?

NICOLE. — Elle attend son époux sur le trottoir !

Yolande passe la tête par la porte de la chambre.

YOLANDE. — Est-ce que je peux revenir maintenant ?

CHRISTIAN. — Nicole, Yolande peut revenir ?

NICOLE. — Qu'est-ce que ça veut dire ? Yolande est ici comme chez elle. Elle circule comme elle veut...

YOLANDE. — J'ai fini la boîte de chocolats sur la table de nuit. Moi, il ne faut pas me tenter !

ALEXANDRE. — Il faut absolument que je file.

CHRISTIAN. — C'est moi qui te fais partir ?

ALEXANDRE. — Il doit être très tard...

Marie-Josèphe est apparue au fond, venant du vestibule. Elle est en robe du soir, rayonnante de beauté. Tous lui tournent le dos et ne l'ont pas entendue entrer.

MARIE-JOSÈPHE. — Huit heures et demie ! *(Tous se retournent.)* Cela fait plus de vingt minutes que j'attends... Comme la porte n'était pas fermée, je me suis permis d'entrer...

ALEXANDRE. — Je suis désolé, ma chérie...

MARIE-JOSÈPHE. — Bonjour, Nicole.

NICOLE. — Bonsoir.

MARIE-JOSÈPHE. — Comment allez-vous, Yolande ?

YOLANDE. — Très bien ! Mais vous, ma chère ? Nous nous demandions, Nicole et moi...

Nicole lui flanque un grand coup de coude. Elle s'arrête net.

MARIE-JOSÈPHE. — Cher Christian ! Cela me fait plaisir de vous revoir.

CHRISTIAN. — A nous aussi.

MARIE-JOSÈPHE. — Je m'excuse de cette entrée... Alexandre voulait obsolument monter vous embrasser. Je n'ai pas osé l'accompagner...

CHRISTIAN. — Mais pourquoi ?

MARIE-JOSÈPHE. — A vrai dire, je me sens un peu coupable envers vous deux, et ce n'est pas en coup de vent que je souhaitais vous retrouver...

Alexandre et Christian commencent à parler tous les deux ensemble, un peu à l'écart.

NICOLE. — Vous nous connaissez bien mal, ma petite Marie-Josèphe, ou du moins vous nous avez oubliés !

MARIE-JOSÈPHE. — Ne vous y trompez pas, ce n'était pas une question de convenance ! Mais par pur égoïsme ! Je voulais profiter pleinement de la joie de notre réunion.

ALEXANDRE, *se retournant.* — Prends tout de suite rendez-vous avec Nicole et sauvons-nous.

MARIE-JOSÈPHE. — Oh ! Qu'est-ce qui m'arrive ? *(Elle relève légèrement sa robe et découvre une jambe.)* Ça y est ! Je l'avais senti ! Une maille qui file !

YOLANDE. — Un peu de savon pour l'arrêter !

NICOLE. — Mais non. Je viens justement de recevoir de merveilleux nylons américains, beaucoup plus fins que les vôtres... Je vais me faire un plaisir de vous en offrir une paire.

MARIE-JOSÈPHE. — Prêtez-les moi. Ce sera déjà très gentil.

NICOLE. — Je ne prête pas, moi. Je donne.

Elle sort vers sa chambre.

MARIE-JOSÈPHE, *qui commence à retirer ses bas, un peu à l'écart. A Alexandre.* — Si nous sommes en retard, ce ne sera plus seulement de ta faute, mon chéri !

YOLANDE. — Moi, c'est bien simple, soie ou nylon, je fusille une paire de bas par jour ! Max a fait le calcul. Avec ce que je dépense dans l'année, sans compter les remaillages, nous pourrions avoir deux bonnes au lieu d'une !

MARIE-JOSÈPHE. — Je vous trouve en pleine forme, Yolande.

YOLANDE, *qui se décompose.* — Ah ! vous aussi !... Pas trop tout de même ?

MARIE-JOSÈPHE. — Au contraire. Nettement amincie.

YOLANDE. — N'est-ce pas ? Encore, aujourd'hui, je ne porte pas de gaine.

Nicole revient avec la paire de bas qu'elle tend à Marie-Josèphe..

NICOLE. — Tenez.

MARIE-JOSÈPHE. — Merci, Nicole.

Elle prend les bas et commence à les mettre.

YOLANDE. — Je trouve Marie-Josèphe sublime d'élégance.

NICOLE. — Oui. Quelle métamorphose ! C'est ravissant, cette robe ! *(Un temps.)* Il y a quelque chose dans le décolleté qui me chiffonne. A votre place je ne découvrirais pas tant les épaules. Elles sont un peu maigres.

YOLANDE. — C'est parce qu'elle est très jeune !

NICOLE, *à Yolande.* — Tu permets ? Je parle d'un point du vue professionnel. Dès que vous aurez une minute, ma petite Marie-Josèphe, vous viendrez voir notre nouvelle collection.

MARIE-JOSÈPHE. — Avec plaisir. Mais pour être franche, je ne trouve pas que ce soit tout à fait mon style. Vous habillez surtout bien les étrangères...

NICOLE. — Je vous dirai exactement ce que vous devez prendre.

MARIE-JOSÈPHE. — Vous ne me voyez pas comme je me vois... Dans ma robe de mariée j'avais l'air d'un abat-jour...

YOLANDE. — En effet, ça faisait très opérette !

Nicole toise Yolande.

MARIE-JOSÈPHE. — D'ailleurs, je ne veux plus rien choisir sans l'avis d'Alexandre.

NICOLE, *éclatant de rire.* — Oh ! Alexandre !

ALEXANDRE, *se retournant.* — Qui parle de moi ?

NICOLE. — Personne ! Restez entre vous, les hommes ! Nous parlons chiffons.

ALEXANDRE, *à Marie-Josèphe.* — Tu es bientôt prête, mon ange ?

MARIE-JOSÈPHE. — Le temps de me repoudrer et je suis à toi, mon chéri.

NICOLE. — « Mon ange », « mon chéri »... vous êtes touchants !

YOLANDE, *sincère.* — Ils sont charmants !

MARIE-JOSÈPHE, *qui commence à se repoudrer, rouge à lèvres, etc.* — Vous savez, Nicole, que je suis un peu déçue par les papiers peints de la salle à manger.

NICOLE. — Nous les avions choisis ensemble !

MARIE-JOSÈPHE. — Peut-être ai-je été influencée... je ne sais pas...

NICOLE. — Je trouve que c'est absolument idéal !

MARIE-JOSÈPHE. — Voyez-vous, je crois que je ne m'y habituerai pas !

YOLANDE. — Rien ne vaut l'uni. On ne s'en fatigue jamais !

NICOLE. — Et toi, Alexandre, qu'est-ce que tu en penses ?

ALEXANDRE, *se retournant.* — Comment ?

NICOLE. — Ta femme n'aime pas les papiers peints de votre salle à manger.

ALEXANDRE. — Moi, je suis toujours de l'avis de Marie-Josèphe. Il faut les changer !

CHRISTIAN. — Qu'est-ce qu'ils représentent donc ?

NICOLE. — Des scènes 1830. Le style Nouvelle-Orléans. C'est de toute beauté !

MARIE-JOSÈPHE. — Ma chère Nicole, je ne vous empêche pas d'en tapisser vos murs ! Quant à moi, ma décision est prise.

NICOLE. — Bon, bon. Je n'insiste pas ! N'en parlons plus. Je n'aurai guère perdu que quelques après-midi et une fortune en taxis... mais cela ne compte pas !

MARIE-JOSÈPHE. — Au contraire. Vous vous êtes donné tant de mal pour cet appartement... trop de mal ! J'en suis gênée. Vous avez gaspillé pour nous un temps précieux. A partir de maintenant, je ne veux plus que vous vous occupiez de rien.

NICOLE. — Mon Dieu ! Mais qui s'en chargera ?

MARIE-JOSÈPHE. — Eh ! bien... moi ! Enfin... nous !

NICOLE, *incrédule.* — Je ne veux pas vous décourager, mais cela demande une certaine expérience.

MARIE-JOSÈPHE. — Tant pis ! Nous ferons des bêtises, mais ce sera nos bêtises.

NICOLE. — Eh bien, donnez-vous-en à cœur joie. J'essaierai de réparer les dégâts... s'ils sont réparables. Laissez-moi cependant vous mettre en garde contre un défaut de caractère...

MARIE-JOSÈPHE. — Oh ! J'en ai plusieurs !

NICOLE. — Je veux parler de votre indécision. Vous n'êtes pas la seule. C'est un défaut propre à beaucoup de femmes. Dans mon métier, j'ai l'habitude ! Vous ne savez pas ce que vous voulez.

MARIE-JOSÈPHE. — Justement, Nicole. J'ai beaucoup changé. Je crois que depuis quelque temps je sais très bien ce que je veux. J'ai des idées très nettes, très précises. Vous en serez étonnée ! Je suis prête, Alexandre. Si tu veux, nous pouvons partir.

ALEXANDRE. — A tes ordres, ma chérie.

YOLANDE. — Il faut absolument que vous veniez prendre le thé à la maison.

MARIE-JOSÈPHE. — Avec joie. Passez-moi donc un coup de fil la semaine prochaine.

YOLANDE. — Je n'ai pas votre numéro... Nicole me le donnera.

MARIE-JOSÈPHE. — Merci pour les bas, Nicole. A très bientôt !

NICOLE. — C'est cela. A un de ces jours.

MARIE-JOSÈPHE. — Au revoir, tous !

ALEXANDRE. — Nous allons arriver pour le des-

sert ! Au revoir, Yolande. Au revoir, mon vieux. Au revoir, Nicole.

NICOLE. — On ne s'embrasse pas ?

ALEXANDRE. — Si tu veux !

Il l'embrasse.

NICOLE. — Promets-moi d'oublier notre petite conversation.

MARIE-JOSÈPHE, *du vestibule.* — Alors, tu viens, Alexandre ?

CHRISTIAN. — Je vous accompagne.

Ils sortent.

YOLANDE. — Tu avais raison. Elle est charmante ! Je suis conquise !

NICOLE, *mauvaise.* — Pauvre idiote ! Tu ne t'es pas vue ! J'en étais gênée !

YOLANDE. — Qu'est-ce que j'ai fait encore ?

NICOLE. — Grotesque, tu étais complètement grotesque ! D'une platitude ! Cette façon de se jeter à la tête des gens ! Tu en faisais dix fois trop !

YOLANDE. — C'est un monde ! Tout à l'heure tu m'as fait une scène en me disant que j'étais jalouse. Et maintenant tu me reproches d'être aimable ! Ou je suis trop aimable ou je ne le suis pas assez !

NICOLE. — Il t'aurait suffi d'être naturelle. Mais ça, tu en es incapable !

YOLANDE. — Par contre, toi, tu n'as pas eu besoin de te forcer : une chipie, une véritable belle-mère !

Christian revient.

CHRISTIAN. — A la bonne heure ! Vous recommencez à vous chamailler ! Tout va bien !

YOLANDE. — Nicole est impossible.

CHRISTIAN, *s'asseyant et prenant un magazine.* — Qu'est-ce qu'il y a encore !

NICOLE. — Tu avais besoin de les inviter à prendre le thé ? Est-ce que je les ai invités, moi ? D'ailleurs ils ne viendront pas !

YOLANDE. — Je l'ai fait pour te faire plaisir ! Et pourquoi est-ce qu'ils ne viendraient pas ?

NICOLE. — Parce que, si tu tiens à le savoir, Alexandre n'a jamais pu vous sentir.

YOLANDE. — Allons donc !

NICOLE. — Il vous supportait à cause de moi.

YOLANDE. — Va toujours ! C'est cousu de fils blancs ! Tu cherches à brouiller les cartes ! « Diviser pour régner. » C'est connu !

NICOLE. — Toi, particulièrement, tu l'exaspères à parler tout le temps pour ne rien dire.

YOLANDE. — Ça me ressemble !

NICOLE. — Quant à ton mari, il le trouve avare et commun.

YOLANDE. — Avare, peut-être ! Mais commun... cherche autre chose !

NICOLE. — Ce n'est pas tout ! Alexandre n'aime pas les idées politiques de Max.

YOLANDE. — Oh ! ça, c'est trop fort ! Tu as beau tout inventer, c'est trop fort ! Précise un peu !

NICOLE. — Ton mari parle du général de Gaulle sur un ton qui lui déplaît !

YOLANDE. — Oh ! Tout ça parce qu'il a dit un jour que le général chantait faux *la Marseillaise !* C'est vrai, il la chante faux !

NICOLE. — Peut-être ! Là n'est pas la question ! C'est bien français, ça ! Toujours se dénigrer !

YOLANDE, *criant.* — Oui, je suis Française, et j'en suis fière !

NICOLE. — Pas plus que moi ! Je suis restée en zone libre pendant l'occupation, moi ! Je n'ai pas voulu voir les Allemands !

YOLANDE. — Trop facile ! Nous, nous en avons souffert ! Nous avons fait la queue ! Nous avons eu faim dans la capitale !

CHRISTIAN, *levant le nez de son journal.* — Eh ! là ! Eh ! là... Mesdames, je vous en prie ! Un peu de calme !

YOLANDE. — Tiens, je préfère m'en aller, parce que si je m'écoutais, je te dirais certaines vérités qu'il vaut mieux que je taise.

NICOLE. — Dis-les ! Dis-les !

YOLANDE. — Une autre fois. Tu ne perds rien pour attendre ! Au revoir, Christian.

CHRISTIAN, — Au revoir, Yolande. Ne vous en faites pas, allez !

Fausse sortie de Yolande. Elle revient sur ses pas.

YOLANDE, *à bout d'arguments.* — Elles me font rire, celles qui parlent de patriotisme et qui n'ont même pas été capables de faire un enfant !

NICOLE. — Oh ! Tu entends, Christian ? *(A Yolande :)* Et toi, tu en as fait des enfants, peut-être ?

YOLANDE. — J'ai trois neveux et cinq nièces, moi ! Et puis je n'ai pas encore dit mon dernier mot !

Elle sort très digne, en claquant la porte.

NICOLE. — Tu as vu cet aplomb ?

CHRISTIAN. — J'ai vu.

NICOLE. — Mais je l'ai mouchée !

CHRISTIAN. — Vous êtes aussi bêtes l'une que l'autre !

NICOLE. — C'est ça ! Prends son parti ! Tu as été d'une lâcheté pendant cette discussion.

CHRISTIAN. — La paix, Nicole !

NICOLE, *lui arrachant des mains le magazine qu'il est en train de lire.* — Et puis laisse ce magazine que tu regardes pour la centième fois. Je suis énervée. Si on sortait ?

CHRISTIAN. — Oh ! Ça non !... Il est réussi, notre samedi !

NICOLE. — Une promenade nous fera du bien. Le tour du lac, par exemple. Habille-toi vite !

CHRISTIAN. — A cette heure-ci ?

NICOLE. — J'ai besoin de respirer, moi ! De l'air ! De l'air ! De l'air !

CHRISTIAN. — Ouvre la fenêtre !

NICOLE, *elle hausse les épaules.* — Alors, tu ne veux pas m'accompagner ?

CHRISTIAN. — Non !

NICOLE, *se laissant tomber à côté de lui sur le divan.* — L'humanité me dégoûte ! *(Christian s'est replongé dans sa lecture.)* C'est ça ! Lis ! Je parle à un mur ! Mariez-vous donc ! C'est la solitude à deux ! La pire de toutes !

CHRISTIAN, *qui ne l'écoute même pas.* — Passe-moi le cendrier.

Elle se lève, prend le cendrier et lui apporte machinalement en continuant à suivre son idée.

NICOLE. — Sacrifiez-vous ! Donnez votre jeunesse, votre amour à un homme. Faites son bonheur ! Voilà le résultat... Et dire que je ne l'ai même pas trompé une fois — une seule petite fois ! *(Changeant de ton :)* Dis donc, qu'est-ce qu'il racontait Alexandre ?

CHRISTIAN. — Mmm... ?

NICOLE. — Je te demande de quoi tu parlais avec Alexandre tout à l'heure, derrière mon dos ?

CHRISTIAN. — C'est lui qui parlait ! Moi, j'écoutais.

NICOLE. — De quoi s'agissait-il ?

CHRISTIAN. — De Marie-Josèphe.

NICOLE. — Des confidences... d'homme à homme ?

CHRISTIAN. — Si l'on veut... Il ne jure plus que par elle. C'est la huitième merveille. Il est complètement gâteux ! Je te rends justice. Ça colle épatamment. Tu peux ouvrir une agence matrimoniale !

Un long silence. Christian s'est remis à lire. Nicole est songeuse.

NICOLE. — Pauvre Alexandre !

CHRISTIAN. — Pourquoi « pauvre Alexandre ? » Personne n'est plus heureux ! Il a une belle situation. Il a épousé une fille ravissante et qui l'adore. Elle est pleine de fric, ce qui ne gâte rien... Vraiment je le trouve comblé !

NICOLE. — Et moi, je répète : pauvre Alexandre !

CHRISTIAN. — Explique-toi !

NICOLE. — Il est cocu — cocu d'avance !

CHRISTIAN. — Toujours bienveillante !

NICOLE. — Cette petite Marie-Josèphe, tu comprends bien que, moi, je l'ai percée à jour.

CHRISTIAN. — Eh bien, vois-tu, moi je suis persuadé qu'elle le rendra très heureux !

NICOLE. — Oh ! évidemment, toi... tu n'as aucune psychologie ! Tu n'as rien vu, tu n'as rien remarqué ?

CHRISTIAN. — J'ai vu qu'elle était devenue très séduisante...

NICOLE. — Oui... elle s'est arrangée. Je ne te demande pas comment tu la trouves physiquement. Christian, ne me dis pas que tu n'as pas vu comme elle te regardait !

CHRISTIAN. — Elle me regardait, moi ?

NICOLE. — Oui. Elle te regardait ! Et d'une certaine façon, je te prie de le croire. Et à plusieurs reprises !

CHRISTIAN. — Ah ! Et comment me regardait-elle ?

NICOLE. — Sa bouche... elle ne t'a pas frappé, sa bouche ?

CHRISTIAN. — Elle ne me regardait pas avec sa bouche !

NICOLE. — Non. Mais elle a une bouche qui en dit long quand elle se trouve en face des hommes !

CHRISTIAN. — Oh ! des hommes ! Il n'y avait que son mari et moi !

NICOLE. — Je ne te le fais pas dire ! Elle t'a fait un charme... indécent !

CHRISTIAN. — Ma pauvre Nicole, je te trouve complètement ridicule. Qu'est-ce que c'est que ces histoires ?

NICOLE. — Mon Criquet, va ! Tu es d'une candeur qui désarme ! Si tu n'as d'yeux que pour moi, cela n'empêche pas les autres femmes, elles, de te voir ! Et de te trouver à leur goût... Vous êtes très joli garçon !

CHRISTIAN. — Oui, oh ! Je ne suis pas mal, mais de là à...

NICOLE. — Allons, ne fais pas la cocotte ! Tu es très joli garçon et tu le sais ! Marie-Josèphe a l'instinct des hommes. Dès le premier jour je me suis aperçu que tu la troublais. Mon cher, un seul geste et elle est dans les pommes.

CHRISTIAN. — Ma parole, tu m'y pousses !

NICOLE. — Oh ! vilain !... Il ne s'agit pas de toi. Tôt ou tard un homme lui fera la cour, et Alexandre sera malheureux.

CHRISTIAN. — N'anticipons pas !

NICOLE. — Tu verras... En un sens, il vaudrait mieux pour lui qu'il s'aperçoive le plus rapidement possible que sa femme n'est pas un ange. On veut faire le bonheur des gens et je me demande tout d'un coup si ce n'est pas une terrible responsabilité. Qu'est-ce qu'il faut faire, Christian ?

CHRISTIAN. — Rien. Pour l'amour du ciel, rien ! Cesse un peu de t'occuper des autres et fiche-moi la paix avec toutes ces histoires !

Nicole s'allonge à côté de Christian, toujours plongé dans son magazine, et elle prend des mines de chatte.

NICOLE. — Tu as raison, mon Criquet. Maintenant pensons un peu à nous !

CHRISTIAN, *tout en bâillant, il jette son magazine et commence à se lever.* — Moi, je vais me coucher !

NICOLE. — Ah ! non ! Reste près de moi !... Sois un peu gentil !... Personne ne nous dérangera plus ! Je te le promets !

CHRISTIAN. — Non... Il est trop tard... Je suis fatigué. J'ai sommeil !

Il bâille à nouveau.

NICOLE, *furieuse.* — Tu es drôle !

CHRISTIAN. — Je ne sais pas pourquoi, mais tout d'un coup, je ne tiens plus debout !

NICOLE. — C'est ton bain, évidemment ! Cette manie aussi de prendre des bains bouillants et d'y rester pendant des heures !

CHRISTIAN. — Au dodo ! Cou-couche panier !

NICOLE. — La douche, alors, à quoi elle sert ? Je ne vais pas fermer l'œil de la nuit, je le sens !

CHRISTIAN, *entrant dans la chambre et sans même se retourner.* — Bonsoir, ma poule !

NICOLE. — Ouais... bonsoir, mon coq !

Restée seule, Nicole lance d'un geste rageur un coussin vers la porte par laquelle vient de sortir Christian et elle se laisse retomber sur le divan.

RIDEAU

ACTE III

Un mois plus tard. C'est le soir du 14 Juillet, Nicole et Alexandre sont seuls en scène. Ils boivent. Un très long silence. Une pendule sonne.

NICOLE. — Cesse de ronger tes ongles !

ALEXANDRE, *accablé*. — Neuf heures et demie !

NICOLE. — Ne t'inquiète donc pas comme cela ! La pendule avance d'au moins cinq minutes !

ALEXANDRE. — C'est un argument ! Quand nous les attendons depuis sept heures du soir !

NICOLE. — Enfin Marie-Josèphe n'est pas perdue ! Elle est avec Christian ! Ils vont arriver d'une minute à l'autre !

ALEXANDRE. — Depuis le temps que tu me le répètes, ils devraient être là !

NICOLE. — Qu'est-ce que tu veux que je dise ?... Je n'en sais pas plus que toi ! Il n'est pas bon, mon whisky ?

ALEXANDRE. — Un accident ! S'il leur était arrivé un accident !

NICOLE. — Quel accident ?

ALEXANDRE. — En voiture, par exemple ! Christian conduit comme un pied !

NICOLE. — Il est distrait, mais il a de très bons réflexes. Et puis la voiture est à moi. Et Christian ne se risquerait pas à me ramener une aile emboutie, je te prie de le croire !

ALEXANDRE. — Si je téléphonais ?

NICOLE. — Où ça ? Puisque personne ne répond chez toi !

ALEXANDRE. — Au commissariat de police !

NICOLE. — S'il fallait déranger le commissariat de police chaque fois que les gens ont cinq minutes de retard !

ALEXANDRE. — C'est ta pendule qui a cinq minutes d'avance ! Eux, ils ont deux heures de retard ! C'est anormal !

NICOLE. — Mais pas dramatique ! Ou du moins, pas encore... Tu es d'un pessimisme !

ALEXANDRE. — Et toi d'une inconscience !

NICOLE. — En tout cas, c'est peu flatteur pour moi ! Toi qui te plains de ne plus jamais me voir seule...

ALEXANDRE. — Avoue que dans de pareilles circonstances !... Enfin, récapitulons. Nous étions tous les quatre au marché aux puces. Marie-Josèphe et ton mari marchaient devant nous. Nous suivions tous les deux derrière, et non sans mal au milieu de cette foule ! Christian ne regarde que les opalines... ce que je trouve, permets-moi de te le dire, complètement ridicule !

NICOLE. — Pourquoi ? C'est très joli, les opalines !

ALEXANDRE. — Enfin, ce n'est pas sérieux pour un homme !

NICOLE. — Et ta collection de soldats de plomb, tu trouves ça sérieux, toi ?

ALEXANDRE. — Ce sont des soldats !... Bref, ils nous ont semés !

NICOLE. — Enfin, Alexandre, que crains-tu exactement ?

ALEXANDRE. — Tout !

NICOLE. — Tout quoi ?

ALEXANDRE. — Tu n'as rien remarqué depuis quelque temps ? Tu ne trouves pas que Christian manifeste un empressement... un peu vif à Marie-Josèphe ?

NICOLE. — Mais toujours !

ALEXANDRE. — Ça commence à me déplaire sérieusement !

NICOLE. — Ce n'est pas à moi, c'est à Marie-Josèphe qu'il faut le dire !

ALEXANDRE. — Elle en est la première agacée...

NICOLE. — Elle s'est plainte ?

ALEXANDRE. — Elle ne veut pas faire d'histoires. Mais je trouve vraiment que ton mari passe les bornes...

NICOLE. — Tu crois surtout que ta femme est le centre du monde ! C'est une idée fixe !

ALEXANDRE. — L'autre soir encore, au cinéma. Cette façon d'entraîner Marie-Josèphe aux deux places libres et de me coller trois rangs derrière, sur des strapontins... avec toi !

NICOLE. — Je t'ai connu poli et délicat. Ce n'est plus qu'un souvenir.

ALEXANDRE. — Tout ça, c'est extrêmement désagréable ! Je suis marié, elle est ma femme. Christian est ton mari. Pas de compétition !

NICOLE. — Laisse-moi te dire une chose, mon petit Alexandre : ce n'est pas la première fois qu'une femme se jette à la tête de Christian !

ALEXANDRE. — Tu insinues que Marie-Josèphe...

NICOLE. — Ne m'interromps pas, veux-tu ? Christian est un homme fort séduisant. Il ignore son pouvoir. Il l'ignore parce qu'il s'en fiche. Une seule femme l'intéresse, c'est moi. Je ne crains rien de Marie-Josèphe !

ALEXANDRE. — Peut-être. Mais par contre, moi, je ne suis pas tout à fait tranquille quant à Christian. Après tout, c'est un homme !

NICOLE. — Pourquoi : après tout ? Parce qu'il collectionne les opalines ? Je ne voudrais pas te faire de peine, mais avec tes façons rudes de fumeur de pipe, tu n'as pas le quart du charme viril de Christian !

ALEXANDRE. — Laisse mon charme viril de côté...

NICOLE. — La vérité est que Christian est un prétexte ! Tu as peur que ta femme te trompe, tout simplement !

ALEXANDRE. — Oh ! Nicole...

NICOLE. — Je n'ai pas le respect des mots ! *(Un temps.)* Eh bien, non, justement, je ne pense pas que Marie-Josèphe te trompe. Ou du moins, pas pour le moment...

ALEXANDRE. — Pas pour le moment ? Charmant ! Tu dis ça comme si ça devait arriver forcément un jour !

NICOLE. — Ne déforme pas tout ce que je dis. Sache seulement que si ça t'arrivait, tu ferais partie de l'immense majorité des hommes ! Voilà tout !

ALEXANDRE. — Je connais assez Marie-Josèphe pour t'affirmer que ça n'arrivera jamais !

NICOLE. — Non, tu ne la connais pas !

ALEXANDRE. — Ma femme ?

NICOLE. — ... Oh ! depuis deux mois ! Quelques semaines auparavant tu ne soupçonnais même pas son existence !

ALEXANDRE. — Possible, mais je l'aime !

NICOLE. — Alors tu peux encore moins la juger et la comprendre !

ALEXANDRE. — Enfin, Nicole, tu me fais peur !

NICOLE. — Pourquoi ?

ALEXANDRE. — Me parler comme tu le fais précisément ce soir... Moi je ne sais plus très bien où j'en suis ! Je me demande ce qu'il faut penser !

NICOLE. — Oh ! ça... Je ne fais vraiment aucun rapprochement avec leur petite fugue !

ALEXANDRE, *affolé*. — S'ils étaient partis ensemble ?

NICOLE. — Mais calme-toi... J'ai dit « fugue »... c'est le premier mot qui m'est venu ! Tu n'as rien à craindre. Elle est avec Christian et, je te le répète, Christian est mon mari !

ALEXANDRE. — Et pourquoi n'appartiendrait-il pas, lui aussi, à l'immense majorité de ces maris qui trompent leurs femmes ?

NICOLE. — Tu renverses tout ! J'ai parlé des femmes qui trompent leurs maris. Les femmes ! C'est différent !

ALEXANDRE. — Et avec qui les trompent-elles... sinon avec les maris des autres ?

NICOLE. — Ce que tu es chinois ! Elles les trompent avec qui elles veulent. En tout cas, pas avec Christian !

ALEXANDRE. — Puisque tu es sûre de Christian et que, de mon côté, j'ai une absolue confiance en Marie-Josèphe...

NICOLE. — C'est moi qui m'inquiétais peut-être ?

ALEXANDRE. — Je pensais à un accident... Je ne pensais pas que j'étais cocu !

NICOLE. — Ça peut aussi être un accident ! Et c'est à un accident de ce genre-là que tu pensais. N'essaie pas de me donner le change. Sans quoi, tu ne m'aurais pas fait une scène au sujet de Christian !

ALEXANDRE. — N'en parlons plus. Nous avons dit assez de bêtises comme ça... Après tout, un soir de 14 juillet, avec cette foule dans les rues... ces embouteillages, ces bals à tous les carrefours...

NICOLE. — Te voilà raisonnable ! Deux heures et demie de retard, ce n'est rien, rien du tout...

ALEXANDRE. — Tiens, je reprends un coup de whisky...

Nicole se lève pour lui verser à boire.

NICOLE. — Aïe !

ALEXANDRE. — Qu'est-ce que c'est ?

NICOLE. — Kiki !

ALEXANDRE. — Hein ?

NICOLE. — Kiki Cohen. La masseuse de Yolande. Son traitement me fait un bien... Aïe ! C'est bien simple ! Je ne peux plus m'asseoir ! Sers-m'en un verre aussi. Je crève de soif.

ALEXANDRE, *qui verse*. — Comme d'habitude ?

NICOLE. — Voilà ton premier mot gentil de la soirée !... Mais pas comme d'habitude ! Moins d'eau et beaucoup de whisky !

ALEXANDRE. — Et ton foie ?

NICOLE. — Oh ! mon foie ! il en voit d'autres !

ALEXANDRE. — Ah ! toi aussi, quelque chose qui ne va pas ?

NICOLE. — Je me fais beaucoup de mauvais sang.

ALEXANDRE. — Pourquoi ?

NICOLE. — Pour tout, pour rien... pour ceux que j'aime. *(Un temps.)* Mais nous avons décidé que pour ce soir, tout allait bien !

ALEXANDRE. — Tu as raison. Tout va très bien.

Un silence. Ils boivent.

NICOLE. — De quoi parlait-on déjà ?

ALEXANDRE. — Eh bien, de... de...

Silence gêné.

NICOLE, *très dame*. — Tu ne trouves pas que ce mois de juillet est beaucoup plus chaud que celui de l'année dernière ?

ALEXANDRE. — Si... peut-être. Quoique l'année dernière, je me souvienne, ce même jour du 14 juillet précisément, avoir dû changer de chemise trois fois !

NICOLE, *feignant d'être très intéressée*. — Vraiment ?

ALEXANDRE. — La chaleur était différente. Ce n'était pas une chaleur sèche comme cette année.

NICOLE. — Non, pas sèche. C'était une chaleur plutôt... comment dirai-je ?... une chaleur humide !

ALEXANDRE. — Oui, c'est ça. Une chaleur humide.

NICOLE. — Parce qu'il y a les chaleurs sèches et les chaleurs humides.

ALEXANDRE. — Dix heures moins le quart !

NICOLE. — Quoi ?

ALEXANDRE. — Dix heures moins le quart ! Bon D... ! Qu'est-ce qu'ils peuvent bien f... !

NICOLE. — Ça le reprend ! Je suis là. Je me creuse la tête pour trouver des sujets de conversation... Je parle comme une idiote. Et il ne m'écoute même pas !

ALEXANDRE. — C'est inadmissible ! Ça ne s'explique pas, tu comprends ! Elle devrait bien se douter que je suis dans tous mes états. *(Il va et vient à travers la pièce.)* La vérité c'est que je suis aveugle, complètement aveugle ! Elle a toujours eu un faible pour Christian. Ça crève les yeux ! N'est-ce pas ? Dis-le ! Dis-le !

NICOLE. — ...

ALEXANDRE. — Qu'est-ce qu'elle s'imagine ? Que je vais croire à leur petite histoire quand ils vont rentrer ? Eh bien, non ! Cette fois, ça ne prendra pas. Tu m'entends, Nicole, ça ne prendra pas !

NICOLE. — ...

Alexandre se laisse tomber sur le divan.

ALEXANDRE. — Pourquoi est-ce qu'elle me fait ça ? Pourquoi ? La petite garce...

Il prend sa tête dans ses mains. Nicole vient s'asseoir près de lui.

NICOLE. — Tu es malheureux, mon grand.

ALEXANDRE. — Enfin, qu'est-ce que tu crois, toi ? Tu as l'air si calme !

NICOLE. — Je ne veux rien croire. Ça m'est égal, d'ailleurs. Une seule chose compte, c'est de te voir dans cet état...

ALEXANDRE. — Nicole, qu'est-ce que je dois faire ?

NICOLE. — Il est bien temps de venir me demander conseil ! Tout ce qui arrive, mon petit Alex, on peut dire que tu l'auras cherché !

ALEXANDRE. — Sûrement pas !

NICOLE. — Tu as voulu te marier...

ALEXANDRE. — J'ai voulu me marier, moi ? C'est toi qui as voulu me marier !

NICOLE. — Enfin, on ne marie pas quelqu'un de force !

ALEXANDRE. — Non, mais l'idée était de toi !

NICOLE. — Elle n'avait rien de très original ! Tout le monde doit se marier un jour !... Je ne

pensais certes pas, en te poussant au mariage, que tu te laisserais ainsi mener par le bout du nez.

ALEXANDRE. — Tu as raison. A partir de maintenant, je te jure que ça va changer. Sinon...

NICOLE. — Sinon ?

Coup de sonnette.

ALEXANDRE, *se précipitant.* — Les voilà !

NICOLE. — Ne te précipite donc pas comme un fou ! Il ne faut surtout pas avoir l'air d'être inquiet ! Tiens, lis ce journal. Prends une attitude dégagée ! Et pas de questions, surtout ! Nous sommes restés ensemble, et la soirée a passé très vite ! Je vais ouvrir. *(Du seuil :)* Dorénavant, mon petit Alex, c'est moi qui te dirai ce qu'il faut faire !

Un temps, puis Nicole revient avec Yolande et Max.

YOLANDE. — J'ai sonné un coup pour vous faire une blague !

MAX. — Vous ne vous attendiez pas à nous voir, hein ?

NICOLE. — En effet... non...

ALEXANDRE. — Je pensais que vous étiez partis en week-end aux Rosiers-sur-Loire ?

YOLANDE. — Figurez-vous qu'arrivés porte d'Orléans j'ai été prise d'une angoisse à l'idée de de ne pas passer le 14 Juillet à Paris !

MAX. — Alors nous avons fait demi-tour !

YOLANDE. — Paris est d'une gaîté ! Ces drapeaux ! Ces musiques militaires ! Ces pétards !... Je me sens cocardière en diable !

MAX. — Allez ! On vous emmène !

YOLANDE. — Où sont donc Marie-Josèphe et Christian ?

NICOLE, *hésitant.* — Euh... Au marché aux puces !

MAX. — A cette heure-ci ?

YOLANDE. — On ne vend pas aux chandelles au marché aux puces ?

NICOLE. — Nous étions un peu fatigués, Alexandre et moi, alors nous sommes rentrés... mais ils nous rejoignent d'une minute à l'autre !

YOLANDE. — Bon. Alors, on les attend ! Mais pas trop longtemps ! Moi, je ne tiens pas en place ! Vous avez l'air de mauvaise humeur, Alexandre ?

ALEXANDRE. — Mais pas du tout ! Nous passions une soirée absolument exquise, Nicole et moi !

YOLANDE. — A votre place, mon cher, je ne laisserais pas Marie-Josèphe seule avec Christian ! C'est un dangereux don Juan !

MAX. — Ma femme en parle par expérience !

YOLANDE. — Qu'il est bête ! Christian n'est pas du tout mon genre ! Et puis, je suis une amie de Nicole !

NICOLE. — Merci, Yolande !

ALEXANDRE. — Je vois que vous êtes en pleine forme tous les deux, ce soir ! Ce qu'on va rire !

YOLANDE. — J'ai décidé qu'on allait faire tous les bals populaires et je vous retiens pour une java, Alexandre, ça vous déridera !

MAX. — Et le feu d'artifice ? Il ne faut pas manquer le feu d'artifice.

YOLANDE. — Mon Dieu ! c'est vrai ! L'année dernière nous étions sur le balcon des Pouilladoux, mais ils sont déjà partis en vacances.

ALEXANDRE, *hargneux.* — Moi qui ai fait la guerre, j'ai horreur des feux d'artifices !

YOLANDE. — N'essayez pas de gâcher notre plaisir. Tout le monde a fait la guerre... d'une façon ou d'une autre !

MAX. — Alors, qu'est-ce qu'on fait ? Bientôt 10 heures !

ALEXANDRE, *accablé.* — Bientôt 10 heures !

NICOLE. — Partez en avant... nous vous rejoindrons.

YOLANDE. — Comment se retrouver dans cette foule ? On ne se lâche pas !

NICOLE. — A moins que... mais j'y pense !— du septième étage, on doit avoir une très belle vue !

MAX. — Du septième, peut-être ! Mais vous habitez au second !

NICOLE. — Ma chambre de bonne ! Elle est inoccupée ! Mes enfants, si le cœur vous en dit... Je n'ai rien d'autre à vous proposer !

YOLANDE. — Pourquoi pas ? Une chambre de bonne, le jour du 14 Juillet, c'est tout indiqué !

NICOLE. — Tu viens, Alexandre ?

ALEXANDRE. — Non.

NICOLE, *définitive.* — Si. Tu viens !

MAX. — Emportons le whisky et les verres.

YOLANDE. — Très bonne idée !

NICOLE. — Par la cuisine, voyons ! On prend l'escalier de service !

YOLANDE. — C'est d'un drôle ! Nicole, tu as du génie...

Ils sortent tous. La scène reste vide quelques instants. On entend claquer la porte d'entrée. Puis, par le vestibule, apparaissent Marie-Josèphe et Christian.

MARIE-JOSÈPHE. — Il n'y a personne ! *(Elle appelle :)* Nicole !

CHRISTIAN, *allant ouvrir la porte de la chambre.* — Tout est allumé ! Ils sont sûrement quelque part !

MARIE-JOSÈPHE, *allant ouvrir la porte de la cuisine.* — Nicole !

CHRISTIAN. — Ils ont dû aller faire un tour !

MARIE-JOSÈPHE. — C'est gai !

CHRISTIAN. — Attendons-les ici !

MARIE-JOSÈPHE. — Je vous ai assez vu comme ça, ce soir.

CHRISTIAN. — Vous m'en voulez vraiment ?

MARIE-JOSÈPHE. — Oui, je vous en veux. C'était de très mauvais goût. Vous me mettez dans une situation impossible. Qu'est-ce que va penser Alexandre ?

CHRISTIAN. — Il va me casser la g... !

MARIE-JOSÈPHE. — Vous ne l'aurez pas volé !

CHRISTIAN. — Si, moi je trouve que je l'aurai volé ! Tant qu'à faire...

MARIE-JOSÈPHE. — Taisez-vous ! Vous êtes abject !

CHRISTIAN. — Bon, je suis abject !

MARIE-JOSÈPHE. — Je suis déçue, Christian.

CHRISTIAN. — Moi aussi !

MARIE-JOSÈPHE. — Oh ! Cessez de faire de l'esprit. Je vous considérais comme un ami...

CHRISTIAN. — Vous savez, entre un homme et une femme, les frontières de l'amitié sont élastiques...

MARIE-JOSÈPHE. — Non, je ne sais pas ! Tout ce que je peux vous dire, c'est que votre attitude me choque et me déplaît !

CHRISTIAN. — Je vous jure pourtant, Marie-Josèphe, que le fait d'avoir envie de vous n'enlève rien à mon amitié !

MARIE-JOSÈPHE. — Mufle !

CHRISTIAN. — C'est vrai, ça ! Je dîne avec vous, je joue aux cartes avec vous, je vais au cinéma avec vous... Pourquoi ne ferais-je pas l'amour avec vous ? On appellerait ça : faire l'amitié, voilà tout !

MARIE-JOSÈPHE. — Vous avez un sens de l'amitié très développé !

CHRISTIAN. — Et vous, pas assez !

MARIE-JOSÈPHE. — Je croyais que vous étiez l'ami d'Alexandre ?

CHRISTIAN. — Oui... Enfin, pas de la même façon !

MARIE-JOSÈPHE. — C'est un tort ! Alexandre et moi, nous ne faisons qu'un. Pensez à lui comme vous pensez à moi !

CHRISTIAN. — Je vous assure, ma petite Marie-Josèphe, que ce serait excessivement gênant pour tout le monde !

MARIE-JOSÈPHE. — Cessez de m'appeler : ma petite Marie-Josèphe. Je ne suis pas votre petite Marie-Josèphe ! Songeons plutôt à ce que nous allons leur dire...

CHRISTIAN. — Vous savez mentir ?

MARIE-JOSÈPHE. — Oui, comme tout le monde !

CHRISTIAN. — Personne ne vous y oblige.

MARIE-JOSÈPHE. — Il le faut bien, pour éviter une catastrophe.

CHRISTIAN. — C'est très généreux. Merci, Marie-Josèphe.

MARIE-JOSÈPHE. — Oh ! s'il n'y avait que vous !... Je ne me vois pas expliquant à Alexandre et à Nicole que, sous prétexte de rentrer ici en voiture, vous avez pris la direction opposée, que je me suis retrouvée sur les bords de la Seine et que, malgré mes protestations, vous avez continué jusqu'à l'auberge du « Fruit défendu ».

CHRISTIAN. — Vous avez dîné de fort bon appétit !

MARIE-JOSÈPHE. — A contre-cœur ! Ce dîner en tête-à-tête était grotesque. Et votre technique de séducteur... c'est à mettre au point, mon cher !

CHRISTIAN. — J'en suis à mes débuts ! N'ayant jamais trompé Nicole... Enfin, jamais... une fois, ou deux, ou trois...

MARIE-JOSÈPHE. — C'est trop. Mais cela ne me regarde pas. Ce que je ne veux pas que Nicole sache, c'est que j'aurais pu être la quatrième.

CHRISTIAN. — A propos, pourquoi n'avez-vous pas voulu l'être ?

MARIE-JOSÈPHE. — Vous êtes d'une fatuité ! Parce que vous êtes assez joli garçon et que Nicole vous le répète toute la sainte journée, vous vous imaginez qu'aucune femme ne peut vous résister. Eh bien, détrompez-vous, Christian !

CHRISTIAN. — Je vous en prie, quittez ce ton qui sonne faux ! Un peu de franchise ! Je ne vous déplais pas, Marie-Josèphe. Ce n'est pas par fatuité que je le dis. Il y avait entre nous quelque chose de plus qu'un courant de sympathie. Je vous jure bien que je ne me serais pas donné ce ridicule si, par votre attitude, vous ne m'aviez pas encouragé !

MARIE-JOSÈPHE, *changeant de ton.* — Je suis une très jeune femme, Christian. Et il se peut, en effet, que je ne me sois pas très bien rendu compte de beaucoup de choses...

CHRISTIAN. — Vous ne vous rendiez pas compte que nous nous voyions tous les jours et de plus en plus souvent, sans Alexandre et Nicole ! Vous ne vous rendiez pas compte que nos goûts devenaient les mêmes ? Vous me prêtiez vos livres préférés, je vous emmenais faire les antiquaires... Nous allions jouer au tennis au « Racing »... Enfin, bref, nous ne nous quittions plus ! De tout cela, vous ne vous en rendiez pas compte ?

MARIE-JOSÈPHE. — Si. Et je pensais que tout était simple et clair, rien de moins suspect que notre amitié. Votre façon d'être me semblait sans équivoque !

CHRISTIAN. — Il faut croire que je savais me dominer mieux que vous ! Car pendant toutes ces heures que nous avons passées ensemble, vous étiez l'image même d'une femme amoureuse.

MARIE-JOSÈPHE. — Je suis une femme amoureuse ! Amoureuse de mon mari ! Vous participiez à mon bonheur, c'est tout !

CHRISTIAN. — Je ne vous crois pas !

MARIE-JOSÈPHE. — Ne me croyez pas ! Mais même si j'étais amoureuse de vous, Christian, sachez que cela ne changerait rien. Je suis mariée. J'aime l'ordre. Peut-être est-ce un peu démodé, mais j'ai conscience de mon devoir.

Un petit silence.

CHRISTIAN. — Nous voilà ennemis ?

MARIE-JOSÈPHE. — Cela dépend de vous.

CHRISTIAN. — En tout cas il me paraît difficile de continuer à nous voir !

MARIE-JOSÈPHE. — Ne soyez pas stupide et ne compliquez pas les choses !

Nicole entre par la porte de la cuisine.

NICOLE. — Les voilà revenus !

CHRISTIAN. — Tu étais dans l'appartement ?

MARIE-JOSÈPHE. — Alexandre n'est pas avec vous ?

NICOLE. — Nous sommes tous au septième, dans la chambre de bonne, pour voir le feu d'artifice. Yolande et Max sont là. On s'amuse follement... Je descendais justement pour vous laisser un petit mot au cas où vous reviendriez. On ne vous attendait pas si tôt !

MARIE-JOSÈPHE. — Il n'est pas trop inquiet ?

NICOLE. — Alexandre ? Et pourquoi ? Ah ! oui, ce petit retard ! Eh bien, non ! Il n'a pas eu l'air de s'inquiéter du tout. D'ailleurs je me serais chargée de le rassurer ! Vous étiez avec Christian. Qu'aurait-il pu vous arriver ?

MARIE-JOSÈPHE. — Rien, évidemment...

CHRISTIAN. — Evidemment !

NICOLE. — Il y avait si longtemps qu'Alexandre et moi nous ne nous étions pas retrouvés seuls tous les deux...

MARIE-JOSÈPHE. — Vous êtes gentille, Nicole, de l'avoir aidé à passez le temps avec vos vieux souvenirs...

NICOLE. — Le temps a passé tout seul, Marie-Josèphe. Nos vieux souvenirs, nous les avons retrouvés singulièrement jeunes ! Et pour ne rien vous cacher, ma chère, nous avons outrageusement flirté !

CHRISTIAN, *sinistre.* — Et nous donc !

NICOLE. — A la bonne heure ! Je me sens moins coupable !

MARIE-JOSÈPHE. — Si vous le permettez, je vais rejoindre mon mari... ou du moins, ce qu'il en reste !

NICOLE. — Montez ! La porte est ouverte ! Et les gloussements de Yolande vous guideront ! On vous rejoint ! *(Marie-Josèphe sort par la cuisine.)*

Hein, je te l'avais dit, hein ! qu'elle donnerait du fil à retordre à Alexandre ! Je ne me trompe jamais ! Tu avoueras que pour une jeune mariée, c'est un peu fort ! C'est plutôt drôle quand on voit cela comme moi, d'un œil objectif.

CHRISTIAN. — Et moi ?

NICOLE. — Quoi, toi ?

CHRISTIAN. — J'étais avec elle, figure-toi.

NICOLE. — Dieu merci ! Il vaut mieux que ce soit toi que quelqu'un d'autre ! Comme ça les choses resteront entre nous !

CHRISTIAN. — Quelles choses ? Qu'est-ce que tu t'imagines qu'il s'est passé ?

NICOLE. — Rien, justement ! Je te connais ! Mais quand même, elle exagère ! Où êtes-vous allés ?

CHRISTIAN. — A l' « Auberge du Fruit défendu. »

NICOLE. — Raconte-moi tout. Ça m'amuse...

CHRISTIAN. — Je t'assure, Nicole, que ce n'est pas drôle !

NICOLE. — Oh ! ne te plains pas ! Après tout, c'est une jolie fille. D'autres, à ta place, n'auraient pas fait la petite bouche !

CHRISTIAN. — C'est moi qui l'ai emmenée !

NICOLE. — Evidemment, c'est toi qui l'as emmenée ! Tu conduisais la voiture.

CHRISTIAN. — C'est moi qui ai eu l'idée de ce petit dîner.

NICOLE. — Le moyen de faire autrement ! Elle en mourait d'envie ! Mon pauvre Coco, tu avais assez d'argent au moins ?

CHRISTIAN. — Marie-Josèphe n'avait justement pas la moindre envie de m'accompagner là-bas !

NICOLE. — C'est ça ! Tu l'as embarquée de force !

CHRISTIAN. — Oui.

NICOLE. — Tu ne l'as même pas laissé téléphoner pour rassurer son mari !

CHRISTIAN. — Non.

NICOLE. — Grande brute, va ! *(Elle éclate de rire.)* Raconte ça à Alexandre s'il veut bien te croire. Pas à moi. *(Pétarade des premiers feux d'artifice qui se succéderont au cours de la scène, à intervalles réguliers.)* Nous ratons les premières fusées... Tant pis !

CHRISTIAN. — Je crois même que nous allons rater tout le feu d'artifice. J'ai à te parler !

NICOLE. — Tout à l'heure, quand ils seront partis... Allons les rejoindre. Nous sommes mal élevés... Et puis, j'aimerais assez entendre Marie-Josèphe s'expliquer avec Alexandre ! Ne fais pas cette tête-là, mon chéri, tu n'y es pour rien !

CHRISTIAN. — Il est beaucoup plus important que nous nous expliquions, nous !

NICOLE. — Expliquer quoi ? Je ne demande pas de détails ! Je crois tout ce que tu m'as dit !

CHRISTIAN. — Je n'ai rien dit ! C'est toi qui as tout arrangé à ta façon ! Assieds-toi et écoute-moi. Ce ne sera pas long.

NICOLE. — Tu m'intrigues !

CHRISTIAN. — Ton aveu de tout à l'heure va me faciliter les choses.

NICOLE. — Quel aveu ? Oh ! ces fusées ! ça m'énerve ! J'ai avoué quelque chose, moi ?

CHRISTIAN. — Ta soirée avec Alexandre...

NICOLE. — Oui. Eh bien ?

CHRISTIAN. — Ce qui s'est passé entre vous...

NICOLE. — Oh ! pardon, mon pauvre chéri. Tu l'as cru ? Je ne pensais pas à toi ! C'était pour compliquer un peu les choses... Elle est si sûre d'elle, cette Marie-Josèphe ! Tu penses bien que si ça avait dû se passer entre Alexandre et moi, ce serait arrivé depuis longtemps ! Je n'aurais pas attendu que tu sortes avec sa femme !

CHRISTIAN. — Tes rapports avec Alexandre ont toujours été d'un mystérieux ! Tu l'aimes à la fois comme une mère, comme une sœur et comme une maîtresse !

NICOLE. — Tu ne comprends pas. Alexandre est un enfant. Toi aussi, d'ailleurs, tu es un enfant. Vous êtes tous des enfants !

CHRISTIAN. — Et Marie-Josèphe ?

NICOLE, *hésitant.* — Je parle des hommes en ce moment !

CHRISTIAN. — Homme ou femme, je crois que le plus enfant de toutes ces grandes personnes, c'est encore toi !

NICOLE, *conciliante.* — Mais oui, mon Jésus, si ça te fait plaisir ! Alors, qu'est-ce que tu voulais me dire ?

CHRISTIAN. — Nicole, depuis quelque temps, il y a quelque chose entre nous qui ne tourne pas rond.

NICOLE. — Christian, qu'est-ce que tu me dis là ?

CHRISTIAN. — Avec ton inconscience habituelle, tu ne t'es aperçue de rien... Nicole, je suis amoureux.

NICOLE. — Ça dure toujours... toi et Rita Hayworth ?

CHRISTIAN. — Il ne s'agit pas d'une femme imaginaire.

NICOLE. — Ne me fais pas rire, avec mes courbatures ! Qui est-ce ?

CHRISTIAN. — Tu ne la connais pas.

NICOLE. — Bien sûr que si, je la connais ! C'est Marie-Josèphe ! Elle te plaît ?

CHRISTIAN. — Oui. Elle me plaît.

NICOLE. — Ah ! Précise.

CHRISTIAN. — C'est assez clair, non ?

NICOLE. — Enfin... pas sérieusement ?

CHRISTIAN. — Si. Sérieusement.

NICOLE. — Je ne te crois pas ! Puisque c'est moi qui...

CHRISTIAN. — Oui, c'est toi ! Tout est de ta faute !

NICOLE. — Mais alors ?

CHRISTIAN. — Alors rien ! Elle m'a envoyé au bain !

NICOLE. — Non ?

CHRISTIAN. — Si !

NICOLE. — Ça, alors ! C'est pour m'humilier ! Uniquement pour m'humilier ! Madame ne trouve pas mon mari assez bien pour elle !

CHRISTIAN. — Faut croire !

NICOLE. — De quoi ai-je l'air, moi, maintenant, avec un mari dont personne ne veut ! Un laissé pour compte ! Tu vieillis, Christian, je t'assure que tu vieillis !

CHRISTIAN. — Autrement dit, tu regrettes que je ne sois pas devenue l'amant de Marie-Josèphe ?

NICOLE. — Oh ! Christian ! C'est ignoble ce que tu me dis là ! Le pauvre Alexandre, tu aurais eu le cœur de lui faire ça ?

CHRISTIAN. — Et toi ? Ce n'est pas ce que tu cherchais en me poussant dans les bras de Marie-Josèphe ?

NICOLE. — Te pousser, te pousser...

CHRISTIAN. — Quand tu me détaillais ses charmes, quand tu me disais qu'elle me regardait avec sa bouche et qu'elle était folle de moi...

NICOLE. — Moi, j'ai dit qu'elle était folle de toi ? Je ne m'en souviens plus !

CHRISTIAN. — Quand tu t'arrangeais pour nous laisser toujours seuls, où voulais-tu en venir ?

NICOLE. — D'abord, tu exagères ! A t'entendre, je serais... machiavélique ! Ce n'était qu'une épreuve, une petite épreuve. Mais pas à ton intention ! Dieu merci ! Je n'ai pas besoin de t'éprouver... ou du moins, je le croyais...

CHRISTIAN. — En tout cas, je m'aperçois que tu prends les choses avec beaucoup de philosophie. Que je sois amoureux d'une autre femme que toi, ça ne te gêne pas. Tu n'y penses même pas. Tout ce que tu vois, c'est l'échec de ta petite manœuvre !

NICOLE. — Pour un échec, c'est un échec ! Marie-Josèphe triomphe quand je voulais justement lui rabattre son caquet ! Ah ! tu me fais un joli coup, Christian !

CHRISTIAN. — Il fallait coûte que coûte prouver à Alexandre qu'il était cocu ? Eh bien, il ne l'est pas. Il faut te faire une raison... Crois bien que j'en suis le premier désolé !

NICOLE. — Tu es ignoble. Tu ramènes tout à de basses histoires de coucherie. Ce que je cherchais, c'était un choc psychologique !

CHRISTIAN. — Alors, sois satisfaite ! Pour un choc, il y a eu choc ! Tu vas même voir les étincelles !

NICOLE. — Tout est à refaire maintenant ! Elle a dû retourner Alexandre comme une crêpe. Il faut que j'invente autre chose !

CHRISTIAN. — Tu ne crois pas que tu as fait assez de dégâts comme ça ?

NICOLE. — Je refuse un faux bonheur pour Alexandre !

CHRISTIAN. — Mais f...-lui donc la paix, à Alexandre !

NICOLE. — Ça te va bien de dire ça, toi qui cherchais à lui souffler sa femme !

CHRISTIAN, *hors de lui.* — Oh ! Nicole ! Pour l'amour de Dieu...

Entrée de Yolande et de Max par la porte de la cuisine.

YOLANDE. — Ah ! mes enfants ! Ces feux d'artifices, quelle griserie ! J'en voudrais un chaque jour !

MAX. — Ben, merci !

YOLANDE. — J'aurais voulu moi-même être fusée, m'élancer dans le ciel de Paris et retomber en pluie d'étoiles !

MAX. — Ne faites pas attention. C'est le whisky !

YOLANDE. — Tu n'as pas la parole ! Moi, je ressens intensément les choses ! Je les ressens comme ça, sans me forcer, pour le plaisir !

MAX. — Ainsi, Yolande ne manque pas un enterrement ni une messe de mariage !

YOLANDE. — J'aime les cérémonies qui en valent la peine ! Déjà, petite fille, je vibrais aux grandes orgues et aux cuivres !

MAX. — ... Et aux feux d'artifice !

CHRISTIAN. — Alors, c'était beau ?

YOLANDE. — Un peu miteux. Les couleurs ne sont plus comme avant guerre. Mais tout de même, avec mon imagination...

NICOLE. — Pourquoi êtes-vous redescendus ?

MAX. — Parce que c'était fini !

NICOLE. — Et Marie-Josèphe et Alexandre ?

YOLANDE. — Ne m'en parle pas. Ça va mal !

CHRISTIAN. — Ça va mal ?

MAX. — Les rapports sont tendus ! Nous gênions !

YOLANDE. — Nous avons feint de ne pas nous en apercevoir.

NICOLE. — Qu'est-ce qu'ils disaient ?

MAX. — Pas grand'chose, tant que nous étions là...

YOLANDE. — Oui, mais par contre, dès que nous sommes sortis... Ah ! je t'assure que ça a bardé !

MAX. — Il a fallu que j'entraîne Yolande qui s'attardait dans le couloir.

YOLANDE. — Oh ! ce culot ! C'est toi qui tendais l'oreille !

CHRISTIAN. — Autrement dit, vous étiez tous les deux collés derrière la porte !

YOLANDE. — Non, puisque je n'ai rien entendu... enfin, des bribes de phrases.

NICOLE, *satisfaite.* — Il était temps qu'Alexandre prouve son autorité d'homme !

MAX. — Vous savez, la petite, elle a l'air de savoir drôlement se défendre !

YOLANDE. — C'est leur affaire. Ne nous en mêlons pas. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

CHRISTIAN. — Vous partez !

YOLANDE. — Mais non, quelle idée !

CHRISTIAN. — Ce n'est pas une question que je vous pose, Yolande !

NICOLE. — Christian est un peu nerveux. Tu as voulu ton feu d'artifice, tu l'as eu ! Eh bien, maintenant, rentre te coucher !

MAX. — Nous vous gênons ?

CHRISTIAN. — C'est-à-dire que Nicole et moi, nous aimerions être un peu seuls !

YOLANDE. — Nous gênions là-haut, nous gênons en bas... alors, si je comprends bien, nous gênons partout !

NICOLE. — Mais non, ma chérie, tu sais bien que tu ne me gênes jamais. Seulement il se passe...

YOLANDE. — Des choses pas très catholiques ! Je préfère ne pas savoir. Il y a un de ces mélimélo entre vous quatre... C'est égal ! Nous faire revenir des Rosiers-sur-Loire pour nous mettre à la porte à dix heures un quart un soir de 14 Juillet, tu me la recopieras !

NICOLE. — Vous n'avez pas dépassé la porte d'Orléans !

YOLANDE. — C'est bien le tort que nous avons eu ! Quand je pense que Max, surmené comme il est, aurait pu se détendre en pêchant à la ligne... Viens, Max !

NICOLE. — On se téléphone.

YOLANDE. — Tu me téléphoneras si tu veux.

NICOLE. — Je te vois demain.

YOLANDE. — Je ne te promets pas que je serai libre...

NICOLE. — En tout cas, à très bientôt.

YOLANDE. — Peut-être. On verra. Si j'en ai envie !

MAX. — A demain !

CHRISTIAN. — Excusez-nous. Et rentrez bien !

YOLANDE. — Rentrer ? Nous allons danser place du Tertre.

Tête de Max. Ils sortent.

NICOLE. — Bon. Ça en fait deux de moins.

CHRISTIAN. — Et même trois !

Il se dirige vers la chambre.

NICOLE. — Christian, qu'est-ce que tu vas faire ?
CHRISTIAN. — Ma valise.
NICOLE. — Ta valise ? Pour aller où ?
CHRISTIAN. — Où tu ne seras pas !
NICOLE. — Mais qu'est-ce que je t'ai fait ? Qu'est-ce que je t'ai dit ?
CHRISTIAN, *sur le pas de la porte.* — Tu m'énerves !
NICOLE. — Je t'énerve ! Ce n'est pas nouveau ! Je t'ai toujours énervé !
CHRISTIAN. — Cette fois-ci, c'est au point de ne plus pouvoir t'entendre ni te voir !
NICOLE. — Christian !
CHRISTIAN. — Il n'y a pas de Christian ! Christian, il t'a supportée aussi longtemps qu'il a pu. Maintenant il en a marre !
NICOLE. — Cricri !
CHRISTIAN. — Pas davantage !
NICOLE. — Mais tu m'aimes ?
CHRISTIAN. — Je ne sais plus.
NICOLE. — Moi, je le sais !
CHRISTIAN. — Un amour, ça ne se met pas au frigidaire comme un poulet en gelée.
NICOLE. — Comparer notre amour à un poulet en gelée !
CHRISTIAN. — Oh ! ne pleurniche pas !
NICOLE. — Tu vas me quitter et tu voudrais que je rie ! Parce que tu vas me quitter ?
CHRISTIAN. — Oui. Pour quelque temps. Une quinzaine de jours. C'est préférable. J'ai besoin de calme.
NICOLE. — Je te défends d'aller chez ta mère !
CHRISTIAN. — Je t'ai dit que j'avais besoin de calme !
NICOLE. — Oh ! ce que tu me rends malheureuse ! Moi qui n'aime que toi au monde !
CHRISTIAN. — Personne ne pourrait le croire !
NICOLE. — Mais toi, tu me connais, tu sais comme je suis !
CHRISTIAN. — Tu es inconsciente !
NICOLE. — C'est ça ! Exactement ! Je suis inconsciente !
CHRISTIAN. — C'est trop commode !
NICOLE. — Je ne cherche qu'à faire le bien autour de moi, et, justement, ce n'est pas commode ! Vous ne savez pas ce que vous me devez, tous, autant que vous êtes ! Incomprise ! Je suis une incomprise !
CHRISTIAN. — Pas de drame ! Ma décision est prise. Je pars pour huit jours. Ce n'est pas terrible. Cela nous fera le plus grand bien à l'un comme à l'autre. Tu pourras terminer tranquillement ta série de massages !
NICOLE. — Comme tu dis ça ! Christian, écoute-moi. Si tu pars...
CHRISTIAN. — Eh ! bien ?
NICOLE. — Je ne sais pas ce que je vais devenir ! Je ne peux pas vivre sans toi, moi ! On ne s'est jamais quittés depuis qu'on est mariés !
CHRISTIAN. — Trois jours ! Je ne te demande que trois jours !
NICOLE. — Qui va s'occuper de la maison ?
CHRISTIAN. — Tu te débrouilleras !
NICOLE. — Cricri, Cricri, écoute-moi...
CHRISTIAN. — Encore ?
NICOLE. — Tu te souviens de notre voyage à bicyclette dans le Morvan ?
CHRISTIAN. — N'essaie pas de m'attendrir !
NICOLE. — Cricri, regarde-moi.
CHRISTIAN. — Ton rimmel coule !
NICOLE, *pathétique.* — Je suis ta chose !
CHRISTIAN. — Une toute petite chose... qui tient beaucoup de place !
NICOLE. — Ta chose quand même ! Qu'est-ce que je vais dire à Yolande ?
CHRISTIAN. — Ce que tu voudras.
NICOLE. — D'ailleurs je ne la verrai pas. Je ne verrai plus personne. C'est toi qui voulais des amis ! Tu te plaignais de ne pas en avoir. Eh bien, nous sommes servis ! Les amis, ce n'est bon qu'à vous créer des complications. *(Christian sort vers sa chambre. Nicole restée seule s'écroule en sanglotant sur le divan.)* Je n'avais pas mérité ça ! Non, je n'avais pas mérité ça...

Par la porte de la cuisine apparaissent Marie-Josèphe et Alexandre. Ils ne voient pas Nicole.

ALEXANDRE. — Ces étages ne t'ont pas trop fatiguée, ma chérie ?
MARIE-JOSÈPHE. — Non, mon chéri.
NICOLE, *se redressant.* — Ah ! vous voilà, vous !
ALEXANDRE. — Ma petite Nicole, nous avons une grande nouvelle à t'annoncer !
NICOLE. — Comme ça se trouve ! Moi aussi !
ALEXANDRE. — Mais qu'est-ce qu'il y a ? Tu as la figure à l'envers ?
NICOLE. — Il y a... il y a que Christian veut me quitter !
ALEXANDRE. — Christian ? Vous vous êtes disputés ?
NICOLE. — Je suis une femme trompée, bafouée, trahie !
MARIE-JOSÈPHE. — Mais non, Nicole.
NICOLE. — Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce que vous osez dire ?
MARIE-JOSÈPHE. — Je dis : mais non ! Christian vous adore et n'a certainement pas l'intention de vous quitter, même si vous avez eu une petite discussion.
NICOLE. — Vous m'avez l'air bien au courant de nos affaires !
ALEXANDRE. — Que s'est-il passé exactement ?
NICOLE. — Demande-le à Marie-Josèphe.
ALEXANDRE. — Marie-Josèphe n'a rien à voir dans tout cela. D'ailleurs nous étions au septième.
NICOLE. — Je me comprends !
MARIE-JOSÈPHE. — Enfin, Nicole, vous ne pensez pas ce que vous dites !
NICOLE. — Ta femme ne t'a pas raconté sa petite soirée, Alexandre ?
ALEXANDRE. — Mais si. Qu'est-ce que tu t'imagines ? Ils étaient en panne à l'autre bout de Paris. Pas un garage ouvert. Forcément ! Le soir du 14 Juillet.
NICOLE. — Tiens, c'est amusant ! Je n'y aurais pas pensé. Et le téléphone, c'est fait pour les chiens ?
ALEXANDRE. — Marie-Josèphe a cru que j'étais rentré à la maison. Elle a téléphoné plusieurs fois. Ça ne répondait pas. Elle était même très inquiète.
NICOLE. — Oh ! Et dire que pendant ce temps-là nous étions en train de boire du whisky bien tranquillement et de rigoler comme deux idiots...
MARIE-JOSÈPHE. — Et de flirter outrageusement !
ALEXANDRE. — Ah ! à propos, c'est intelligent ! Tu as de ces plaisanteries !
NICOLE. — Quoi ? Marie-Josèphe a marché ?

ALEXANDRE, *ravi.* — Et comment ! Qu'est-ce que j'ai pris !

NICOLE. — Est-elle naïve ! Très habile !

MARIE-JOSÈPHE. — Je n'aime pas du tout votre ton, Nicole.

NICOLE. — Une simple question : votre dîner au « Fruit défendu », c'était avant ou après la panne de voiture ?

ALEXANDRE. — Qu'est-ce que tu vas encore inventer !

NICOLE. — Comment? Tu ne sais pas? Excusez-moi, Marie-Josèphe. Je pensais que votre mari était au courant.

ALEXANDRE. — Marie-Josèphe ?

MARIE-JOSÈPHE. — Je t'ai menti, Alexandre. Il n'y a pas eu de panne de voiture. Je suis allée dîner en tête à tête avec Christian à « l'Auberge du fruit défendu », comme Nicole vient de le dire.

NICOLE. — Voilà, Alexandre ! Voilà la vérité ! Ta femme m'a volé mon mari ! Christian et moi, nous étions le ménage le plus uni. Jamais un mot entre nous. Il a suffi que vous entriez dans ma maison pour que tout aille mal.

ALEXANDRE. — Explique-moi, Marie-Josèphe. Je ne comprends plus...

NICOLE. — C'est pourant clair...

MARIE-JOSÈPHE. — Vous permettez ? A moi, maintenant. Il eût été préférable de passer sous silence cette ridicule équipée. Si je me suis tue, Nicole, c'est par égard pour vous et aussi pour éviter les drames qu'aurait pu provoquer cette histoire, qui n'en vaut pas la peine. Christian se croit amoureux de moi...

ALEXANDRE. — Le salaud ! J'en étais sûr !

MARIE-JOSÈPHE. — Et qui lui a mis cette idée en tête ? Vous, Nicole. Tous les moyens vous étaient bons pour me couler aux yeux de mon mari. Vous vous êtes employée avec la même ardeur à défaire ce que vous aviez fait, quitte à le refaire ensuite. Ce que vous n'aviez pas prévu, c'est qu'à ma place, Christian tomberait dans votre piège.

ALEXANDRE. — J'espère en tout cas qu'il ne t'a pas manqué de respect ?

MARIE-JOSÈPHE. — Pas de grands mots, Alexandre, je t'en prie !

NICOLE. — Pauvre Christian ! Vous l'avez bien fait marcher ! Avouez que ça ne vous déplaisait pas !

MARIE-JOSÈPHE. — Au fond, il n'aime que vous.

NICOLE. — Je n'en ai jamais douté !

ALEXANDRE. — N'empêche que ton mari, je lui réserve un chien de ma chienne !

NICOLE. — C'est connu. Les absents ont toujours tort !

ALEXANDRE. — Appelle-le ! Il est dans la pièce à côté !

Christian ouvre la porte et apparaît. Il porte une valise à la main.

MARIE-JOSÈPHE, *à Alexandre.* — Je t'en supplie, Alexandre. Pas d'histoires !

CHRISTIAN. — Oh! non. Surtout pas d'histoires! Je ne fais que passer !

Il se dirige vers la porte.

MARIE-JOSÈPHE. — Non, Christian ! Vous n'allez pas nous faire ça ! Allons, assez d'enfantillages !

NICOLE, *détachée.* — Il est libre que je sache !

ALEXANDRE. — Moi, je ne dis rien, mais je n'en pense pas moins !

MARIE-JOSÈPHE. — Ecoutez-moi, Christian. Et vous aussi, Nicole...

NICOLE. — Je ne fais que ça ! Je trouve même que j'ai une patience !

MARIE-JOSÈPHE. — Je veux que vous soyez les premiers à partager notre bonheur.

NICOLE. — Moi, je n'aime pas beaucoup les partages !

MARIE-JOSÈPHE. — Alexandre, dis-leur, toi !

NICOLE. — Alors, oui ou non ?

CHRISTIAN. — Qu'est-ce que c'est ?

ALEXANDRE, *confus comme un collégien.* — Eh bien, voilà, Marie-Josèphe et moi... enfin surtout Marie-Josèphe... Mais j'y suis pour quelque chose... alors, Marie-Josèphe et moi...

CHRISTIAN. — Eh bien, accouche, mon vieux, accouche !

ALEXANDRE. — Celui-là, il faut toujours qu'il me coupe mes effets !

NICOLE. — Quoi ? Un bébé ?

MARIE-JOSÈPHE. — Oui, Nicole. C'est pour cela que je vous demande d'oublier toutes les paroles désagréables que nous avons pu échanger. Pour moi, c'est déjà fait !

NICOLE. — Vous me gagnez de vitesse ! Chez moi, l'oubli des offenses n'est pas une vertu, c'est maladif ! Je demande la réconciliation. Nous avons tous des torts, mais passons l'éponge.

CHRISTIAN, *à Alexandre.* — Elles ont raison. Allez, mon vieux, qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires entre nous ? Alors quoi, on est amis ou on ne l'est pas ?

ALEXANDRE. — Tu aurais pu te poser la question plus tôt ! Enfin, je suis au-dessus de tout cela !

NICOLE. — Allez ! On s'embrasse ! *(Elle va embrasser Christian.)* Christian, c'est décidé, tu ne pars plus !

CHRISTIAN, *bougonnant.* — Je ne pars plus... je ne pars plus...

MARIE-JOSÈPHE. — Non, Christian, vous ne partez plus !

ALEXANDRE. — Ah ! c'est une envie ! Il ne faut jamais contrarier une femme enceinte ! Christian, tu ne pars plus !

NICOLE. — Alexandre ! Un bébé ! Un petit bébé ! Je suis marraine ! Ah ! ce que je vais le gâter, mon filleul !

ALEXANDRE. — Parce que c'est un garçon ?

NICOLE. — Oh ! pas de fille ! Quelle horreur ! Et puis tu sais, Alexandre, je vais le prendre en main, ton fils ! Il sera élevé ! J'ai des idées très personnelles sur l'éducation des enfants. On ne sait pas en France ! Les méthodes scandinaves, il n'y a que ça de vrai.

MARIE-JOSÈPHE. — J'espère que je le verrai tout de même de temps en temps !

NICOLE. — Christian ! Va chercher du champagne ! Il faut fêter cet événement.

MARIE-JOSÈPHE. — Pas pour Alexandre. Il a déjà bu trop de whisky !

ALEXANDRE, *ravi.* — Vous voyez ce que c'est ! La corde au cou...

NICOLE. — Il ne faut pas martyriser son mari, Marie-Josèphe ! Moi je n'ai jamais refusé un verre à Christian !

CHRISTIAN, *sur le seuil de la cuisine.* — Pour

une bonne raison ! C'est qu'elle a toujours plus soif que moi !

Il sort.

NICOLE. — Oh ! Il me ferait une réputation, celui-là, vous savez ! Si on ne se saoule pas un peu ce soir, quand le fera-t-on ?

MARIE-JOSÈPHE. — Je dois dire que ça aurait été bien bête de nous fâcher pour si peu !

NICOLE. — J'ai toujours essayé de concilier les choses ! Tous ces faux adultères, c'est d'un démodé ! Et entre nous... Qu'est-ce qui nous prenait, mes enfants ?

ALEXANDRE. — On se le demande !

NICOLE. — C'est bien simple, nous étions tous bons pour le cabanon !

Christian revient avec le champagne.

CHRISTIAN. — Vous savez, on ne fera pas de folies ! C'est la dernière !

Il verse à boire pendant les répliques qui suivent.

NICOLE. — Alors, Christian, ce n'est pas bon d'être là, tous les quatre ? Ah ! je revois le soir où Marie-Josèphe est venue pour la première fois... Elle était timide... charmante...

ALEXANDRE. — Ça été le coup de foudre !

NICOLE. — Cette petite soirée, c'est ma récompense !

MARIE-JOSÈPHE. — Au fait, où sont donc passés Yolande et Max ?

NICOLE. — Liquidés ! Elle s'est vexée, une fois de plus...

ALEXANDRE. — Ils sont braves, mais un peu trop casse-pieds...

MARIE-JOSÈPHE. — Il faut être indulgent pour ses amis...

NICOLE. — Eh bien non, justement, je ne suis pas de votre avis, Marie-Josèphe. Il faut être très exigeant en amitié ! On a « ses » amis, et puis « les autres »... Ce n'est pas parce que Yolande se met en dix pour me rendre de petits services qu'elle est mon amie. Ce serait trop facile...

MARIE-JOSÈPHE. — Il y aura toujours ce fossé entre Yolande et nous : elle n'est pas de notre milieu.

CHRISTIAN. — Et puis Max est insortable !

NICOLE. — Oui. Nous, nous pouvons le dire parce que nous les aimons bien...

ALEXANDRE. — Seulement ils n'ont pas l'air de s'en rendre compte ! C'est ça qui est grave...

NICOLE. — Vous comprenez pourquoi je suis obligée quelquefois de mettre les pieds dans le plat !

CHRISTIAN. — On ne pourrait pas parler d'autre chose ? Qu'est-ce que vous avez fait de beau ces jours-ci ?

MARIE-JOSÈPHE. — Rien d'extraordinaire...

ALEXANDRE. — J'avais envie d'aller au cinéma hier soir, mais il n'y a vraiment rien à voir...

NICOLE. — Si ! Je vous conseille ce film en technicolor qu'on donne en ce moment aux Champs-Elysées... ça se passe à Honolulu... Oh ! je ne me souviens jamais des titres ni des noms d'acteurs...

CHRISTIAN. — Il y a une scène d'amour sous-marine qui est une chose étonnante...

MARIE-JOSÈPHE. — Oh ! je vois ce que vous voulez dire ! Nous l'avons vu. Tu te souviens, Alexandre ? Nous sommes partis avant la fin !

ALEXANDRE. — Oh ! Un de ces navets !

NICOLE. — Je ne trouve pas du tout, Christian s'est follement amusé. Vous êtes trop compliqués, mes petits enfants ! Le cinéma, c'est ça...

MARIE-JOSÈPHE. — Heureusement non ! Il y a de quoi fausser l'esprit de toute une génération avec des bêtises pareilles !

CHRISTIAN. — Alors, nous avons l'esprit faussé !

ALEXANDRE. — On se demande vraiment comment des gens comme vous...

NICOLE. — Qu'est-ce que tu veux dire par là : des gens comme nous ?

ALEXANDRE. — Enfin le public moyen !...

NICOLE. — Moyen ! Tu entends, Christian !

ALEXANDRE. — Qu'est-ce que tu voudrais que je dise : l'élite ?

NICOLE. — Au moins comme ça, nous ne nous faisons pas d'illusion ! C'est clair, c'est net. Christian, prends-en ton parti, nous sommes deux imbéciles !

MARIE-JOSÈPHE. — C'est drôle, Nicole, comme par moments vous avez une voix stridente ! Ça vibre dans mes oreilles !

CHRISTIAN. — D'abord, je me souviens, chaque fois que nous avons emmené Alexandre au cinéma, il dormait !

NICOLE. — Tu sais bien qu'Alexandre il s'en f... du film ! Il répète ce que dit Marie-Josèphe...

MARIE-JOSÈPHE. — Vous aimeriez mieux qu'il répétât ce que vous dites ?

ALEXANDRE. — Je suis assez grand pour exprimer un jugement tout seul !

NICOLE, *en riant.* — Mon pauvre vieux, va !

MARIE-JOSÈPHE. — Qu'est-ce que vous voulez sous-entendre ?

CHRISTIAN, *un peu à la blague.* — Quoi ! Tout le monde ne peut pas avoir inventé la poudre !

ALEXANDRE, *pas à la blague du tout.* — Dis donc, espèce de jean-foutre...

NICOLE. — Allons, allons, les hommes...

MARIE-JOSÈPHE. — Je trouve assez cocasse que Christian, qui n'a jamais été capable de garder une situation, se permette de critiquer Alexandre !

CHRISTIAN. — Alors quoi, on ne peut plus plaisanter ?

NICOLE. — Il y a une chose qui est vraiment pénible avec vous deux, c'est que vous n'avez aucun sens de l'humour. Des tonnes. Ils pèsent des tonnes !

MARIE-JOSÈPHE. — Trop facile d'appeler « humour » le manque de tact et d'éducation.

NICOLE. — Je pourrais vous en rapprendre ! J'ai été élevée par une gouvernante anglaise, moi !

ALEXANDRE. — Ça, pour jeter la poudre aux yeux ! Il y a quelque chose de plus important que toutes ces simagrées, c'est l'éducation du cœur. Mais tu n'en as pas !

NICOLE. — Oh ! moi, je n'ai pas de cœur ? Moi, je n'ai pas de cœur ? Après tout ce que j'ai fait pour toi !

MARIE-JOSÈPHE. — Parlons-en !

CHRISTIAN. — Quand je pense que j'ai supporté cet oiseau-là pendant cinq ans à ma table et dans ma salle de bains !

ALEXANDRE. — Ça ne t'a pas coûté cher ! Tu te fais entretenir par ta femme !

NICOLE. — Oh ! Comme si tu avais craché sur la dot de Marie-Josèphe !

MARIE-JOSÈPHE. — C'est vrai ! On a oublié de vous donner votre commission, Nicole.

NICOLE, *le souffle coupé.* — Petit chameau !

CHRISTIAN. — Laisse, Nicole. Qu'est-ce que ça peut nous faire, venant de tels pedzouilles !

ALEXANDRE. — Ma main sur la figure ! Je vais lui flanquer ma main sur la figure...

CHRISTIAN. — Essaie un peu, grand veau !

MARIE-JOSÈPHE. — Arrêtez-les ! Ils vont se battre !

NICOLE. — Vous, ne m'approchez pas ou je vous arrache les yeux.

MARIE-JOSÈPHE. — Hystérique...

NICOLE. — Je vous crache à la figure !

ALEXANDRE. — Si je ne me retenais pas, je le mettrais en bouillie !

CHRISTIAN. — Allez ! Dehors ! Fichez-moi le camp !

ALEXANDRE, *à Christian.* — Fausse tante !

NICOLE, *à Alexandre.* — Cocu !

MARIE-JOSÈPHE. — Laissons-les, Alexandre, Laissons-les à leur boue !

NICOLE. — Allez au diable.

MARIE-JOSÈPHE, *avant de sortir.* — M...

Marie-Josèphe et Alexandre sortent en claquant la porte.

Un long silence.

NICOLE. — Qu'est-ce qui s'est passé exactement, Christian ?

CHRISTIAN. — J'ai débouché le champagne... Vous vous embrassiez tous...

NICOLE. — Et ensuite ?

CHRISTIAN. — Ben ensuite... La conversation s'est vite animée !

NICOLE. — Crois-tu ! Ce qu'ils sont mal embouchés ! J'en ai des tremblements nerveux !

CHRISTIAN. — Oh ! calme-toi, ma chérie. Et que cela te serve de leçon.

NICOLE. — Oui. On fait tout pour les gens, et voilà !...

CHRISTIAN. — Le monde est d'un moche !

NICOLE. — Heureusement que tu m'as, mon pauvre chéri. Il était temps que je te sorte des griffes de cette femme !

CHRISTIAN. — Quelle femme ?... Ah ! oui... Oh ! tu sais, les femmes...

NICOLE. — Tu as bien raison. Elles se valent toutes.

CHRISTIAN. — Et toi ?

NICOLE, *ravie.* — Moi ? Je suis pire !... Et tu adores ça ! La preuve : c'est que tu es resté !

CHRISTIAN. — Je suis resté pour les plantes vertes, si tu veux savoir ! Avec toi, en trois jours elles seraient mortes ! Je te jure que s'il n'y avait pas le philodendron...

NICOLE. — Il le dit, mais le plus triste, c'est qu'il le pense !

CHRISTIAN. — Je vais te dresser, moi. Tu vas voir.

NICOLE. — C'est ça, mon chéri. Dresse-moi.

CHRISTIAN. — Et d'abord nous avons besoin de changer d'air tous les deux. Un petit voyage.

NICOLE. — Oh ! pas avant septembre, mon chéri. Pas avant la nouvelle collection.

CHRISTIAN. — Tu plaques tout. J'ai dit.

NICOLE. — Tu abuses de la situation... Où irons-nous ?

CHRISTIAN. — Aux Baléares.

NICOLE. — C'est ça ! Aux Baléares ! Ils en feront une maladie !

CHRISTIAN. — On leur prouvera qu'on peut être aussi heureux qu'eux.

NICOLE. — Bien plus. Je ne t'en veux pas, tu sais... Un coup de sang, une grande bouffée de désir... C'est bien naturel chez un garçon de ton âge !

CHRISTIAN. — Agaga !

NICOLE, *chatte.* — Ce n'est pas ça, l'amour... Tu m'aimes ?

CHRISTIAN. — Oui, ma chose !

NICOLE. — Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

CHRISTIAN. — Tu n'es plus ma chose ?

NICOLE, *haussant les épaules.* — Je suis tout ce que tu voudras.

Ils s'embrassent.

CHRISTIAN. — Nous ne les reverrons plus, n'est-ce pas ?

NICOLE. — Qui ça, mon chéri ?

CHRISTIAN. — Marie-Josèphe et Alexandre.

NICOLE. — Oh ! Jamais... *(Un temps.)* Pas avant quelque temps, en tout cas ! *(Un temps.)* A notre retour des Baléares !

CHRISTIAN. — On se couche ?

NICOLE. — Pas avant que j'aie donné un coup de fil à Yolande.

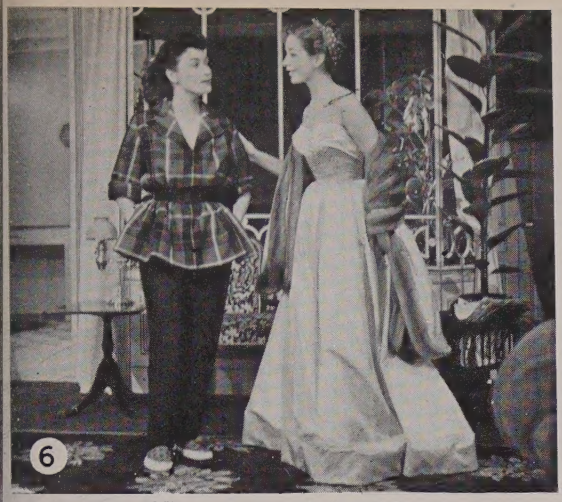
CHRISTIAN. — Yolande ?

NICOLE. — Eh bien, oui ! Yolande ! Ça t'étonne que je téléphone à mon amie Yolande ? Nous étions en pension ensemble... C'est un cœur d'or... *(Elle commence à former le numéro.)* Tu te souviens quand j'ai eu les oreillons ? Elle a été... admirable... Personne ne voulait m'approcher. Ta mère a été au-dessous de tout, comme d'habitude...

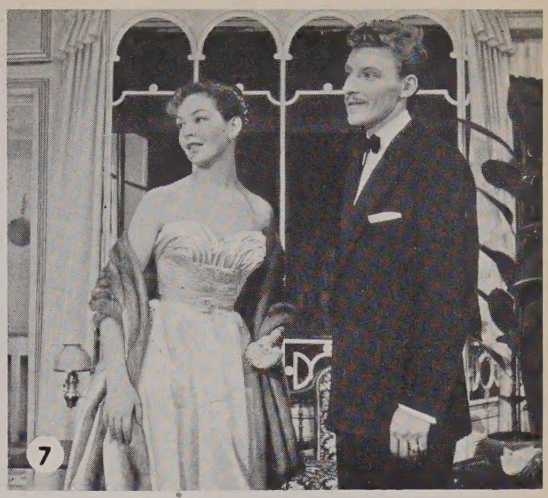
CHRISTIAN. — Pauvre maman ! Elle n'a jamais eu les oreillons ! A soixante-dix ans, ça pouvait être grave !

NICOLE. — Oh ! moi, tu sais, je suis très fataliste ! Il faut bien mourir de quelque chose ! Pour en revenir à Yolande, c'est bien simple, elle m'a sauvé la vie... *(Au téléphone :)* « Oui, Yolande... Tu m'as sauvé la vie... Quoi ? c'est pour ça que je te réveille ? Tu trouves que ça n'en vaut pas la peine ?... Mais non, je n'ai pas bu ! Je te téléphone pour te dire qu'on vous aime bien tous les deux. Tu as beau avoir une tête de cochon, notre amitié, c'est sacré. Et, quoi qu'il arrive, ma petite Yolande, nous quatre, on sera toujours... ami-ami... »

RIDEAU



Nicole. Marie-Josèphe.



Marie-Josèphe. Alexandre.

6 MARIE-JOSÈPHE. — *Justement Nicole, j'ai beaucoup changé. Je crois que depuis quelque temps je sais très bien ce que je veux. j'ai des idées très nettes, très précises... vous en serez étonnée !* (ACTE II.)

7 MARIE-JOSÈPHE. — *Au revoir, tous !*
ALEXANDRE. — *Nous allons arriver pour le dessert !* (ACTE II.)

8 NICOLE. — *Il est cocu,.. cocu d'avance !* (ACTE III.)

9 CHRISTIAN — *Vous ne vous rendiez pas compte que nous nous voyions tous les jours et de plus en plus souvent sans Alexandre et Nicole ?* (ACTE III.)

10 NICOLE. — *... Je te téléphone pour te dire qu'on vous aime bien tous les deux. Tu as beau avoir une tête de cochon, notre amitié, c'est sacré. Et quoi qu'il arrive, ma petite Yolande, nous quatre, on sera toujours... ami-ami...!* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki.)

Nicole. Christian.

Marie-Josèphe. Christian.

Christian. Nicole.

AMI-AMI devant la critique

Voici une fort agréable semaine dramatique, puisque après le très divertissant *Complexe de Philémon*, de Jean-Bernard Luc, nous est offerte une comédie aussi peu prétentieuse et aussi finement amusante : *Ami-Ami*, écrite en commun par Pierre Barillet (l'auteur du *Don d'Adèle*) et Jean-Pierre Grédy.

Dans un style extrêmement alerte et vif, dans une habile et preste bousculade de mots et de situations, nos deux auteurs alliés évoquent avec gentillesse et brio les petits drames de l'amitié entre couples, qui, à l'occasion, peuvent devenir, si l'on force la note ou si les événements la forcent, de grands drames. Une jeune femme régente — en prétendant toujours agir pour son bien — son entourage ; elle conclut, avec une générosité plus apparente que réelle, des mariages entre ses familiers ; elle se brouille et se réconcilie avec les uns ou les autres, selon une humeur qu'elle voudrait logique et qui, en fait, ne dépasse guère la logique de l'humeur. Devant ces caprices organisés de la femme, les maris restent sans grands réflexes (ce sont des bons bougres, les maris !) ; tout juste tombent-ils quelquefois, lourdement, dans les pièges — des pièges qui n'étaient pas tendus pour eux. Les femmes ont des réactions plus promptes, plus dynamiques, elles se défendent mieux — en passant, avec leur rouerie ou leur candeur, à la contre-attaque.

Marc Beigbeder,
dans *Le Parisien libéré*.

Le théâtre Daunou a fait une trouvaille. La comédie de Pierre Barillet et Jean-Pierre Grédy, agitée comme du vif-argent, est, presque sans relâche, amusante. Les soins donnés au dialogue, où les drôleries se suivent comme des notes en arpège, rapides et sonnant clair, sont bien dissimulés. En vérité, la mosaïque a dû coûter du temps et de la peine. On a l'illusion de la spontanéité. Ce n'est pas vulgaire. Dans les querelles, entre époux, entre amis, vous croirez reconnaître le crescendo et les cocasseries évoquant Feydeau... Enfin, il y a un caractère ; que dis-je ? deux caractères de femmes (les caractères d'hommes sont sacrifiés) lestement indiqués.

Groupés ainsi les éloges me paraissent un peu gros. Il ne s'agit que d'un badinage. Les auteurs n'expliquent pas la naissance de l'univers ni la condition humaine... Pas trace de métaphysique. Cela a le parfum 1900, si l'on veut. Mais quand j'ai ri je ne suis pas ingrat.

Les deux caractères. Celui de Nicole, la femme heureuse de Christian. Elle s'occupe de haute couture, où elle gagne plus d'argent que son mari. Elle est épanouie, assez autoritaire, le cœur et la chair satisfaits.

L'ami, un peu encombrant, de la maison, c'est Alexandre, un rien godiche. Il connaît Nicole depuis longtemps. Il a dû l'aimer. Elle le sait. Elle exagère la passion. Elle console Alexandre de douleurs qu'il ne ressent pas. Et comme Christian est agacé de voir si souvent Alexandre et paraît jaloux, elle décide de marier le bon benêt à sa cousine Marie-Josèphe, bécassine provinciale. Bécassine ? L'œil est malin, la frimousse, appétissante. Si Nicole croit continuer de régner, par personne interposée, sur la vie ménagère d'Alexandre, elle n'y voit pas clair.

En effet, Alexandre revient de voyage de noces, fou d'amour pour Marie-Josèphe. Ce bonheur est son œuvre. Mais Nicole s'en irrite. Elle souhaite furieusement que le pantin dont elle jouait, et qui obéit maintenant à une autre, soit ridicule et trompé. Nicole est une « ambiguë », elle veut le bien, le mal... Elle veut surtout garder tous ses pouvoirs. C'est une âme vorace.

Pour ridiculiser Alexandre elle ira jusqu'à lancer son mari, beau garçon de grandes ressources, vers Marie-Josèphe. Mais la fine mouche ne se laisse pas prendre. Nicole, dans l'aventure, a imprudemment risqué son bonheur. Christian a assez d'elle, et traverse le salon la valise à la main.

Le vaudeville tourne au drame. Les auteurs sont dans une impasse. Ou bien il faudrait un quatrième acte ; ou ils vont bâcler le dénouement... Ils ont choisi la seconde solution. Mais le moyen qu'ils ont employé, une dispute générale où les injures se croisent comme les fusées du « bouquet », où tout le monde crie et ne s'entend plus — comme à la fin du II, dans *Le Mari ne compte pas* de M. Roger Ferdinand — brise tous les obstacles.. C'est un typhon. Les sentiments sont balayés, les imprudences, noyées. Le ciel est clair. On se croit dans l'Eden. La brise est douce et parfumée...

Robert Kemp, dans *Le Monde*.

Ami-Ami se dispute en trois rounds. Le premier est une série d'échanges étourdissants. Le second baisse un peu de régime. Le troisième, en dépit de quelques coups au-dessous de la ceinture, se termine par une large victoire aux points.

Mise en scène d'une main légère par M. Jean Wall dans un décor exquis de Georges Wakhevitch, cette comédie boxée est enlevée par une équipe olympique.

D'abord et avant tout, déposons toutes nos flèches (et le carquois avec) aux pieds de Mlle Odile Versois. Elle est si délicatement jolie, si finement spirituelle que chacune de ses entrées arrachait à la salle un soupir (derrière moi, Henri Vidal sifflait d'admiration entre ses dents). Un bijou !

Ayant réalisé la performance d'apprendre son rôle en moins d'une semaine, Mlle Maria Mauban a battu une sorte de record et a triomphé de l'épreuve. Enfin, Mlle Simone Paris est la drôlerie même. Quelle griffe ! On en devient masochiste.

Le camp d'en face n'est pas à dédaigner non plus. Côté messieurs, on se défend très gentiment ; M. Jacques Dacqmine fait tourner les cœurs en même temps que la mayonnaise. Et si M. Robert Hommet ne sert guère que de sparring-partner, M. Gérard Séty nous montre (ce que nous savions déjà) qu'il sait tourner sa veste et fait au théâtre des débuts qui ne seront sûrement pas sans lendemain.

Max Favalelli,
dans *Paris-Presse*.

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici. }

Fondateur : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 1er trimestre 1951. — Imprimeur nº 148.